

LES AMIS D'ÉDOUARD

CHER
ÉDOUARD

Les Amis d'Édouard
N° 167 et dernier

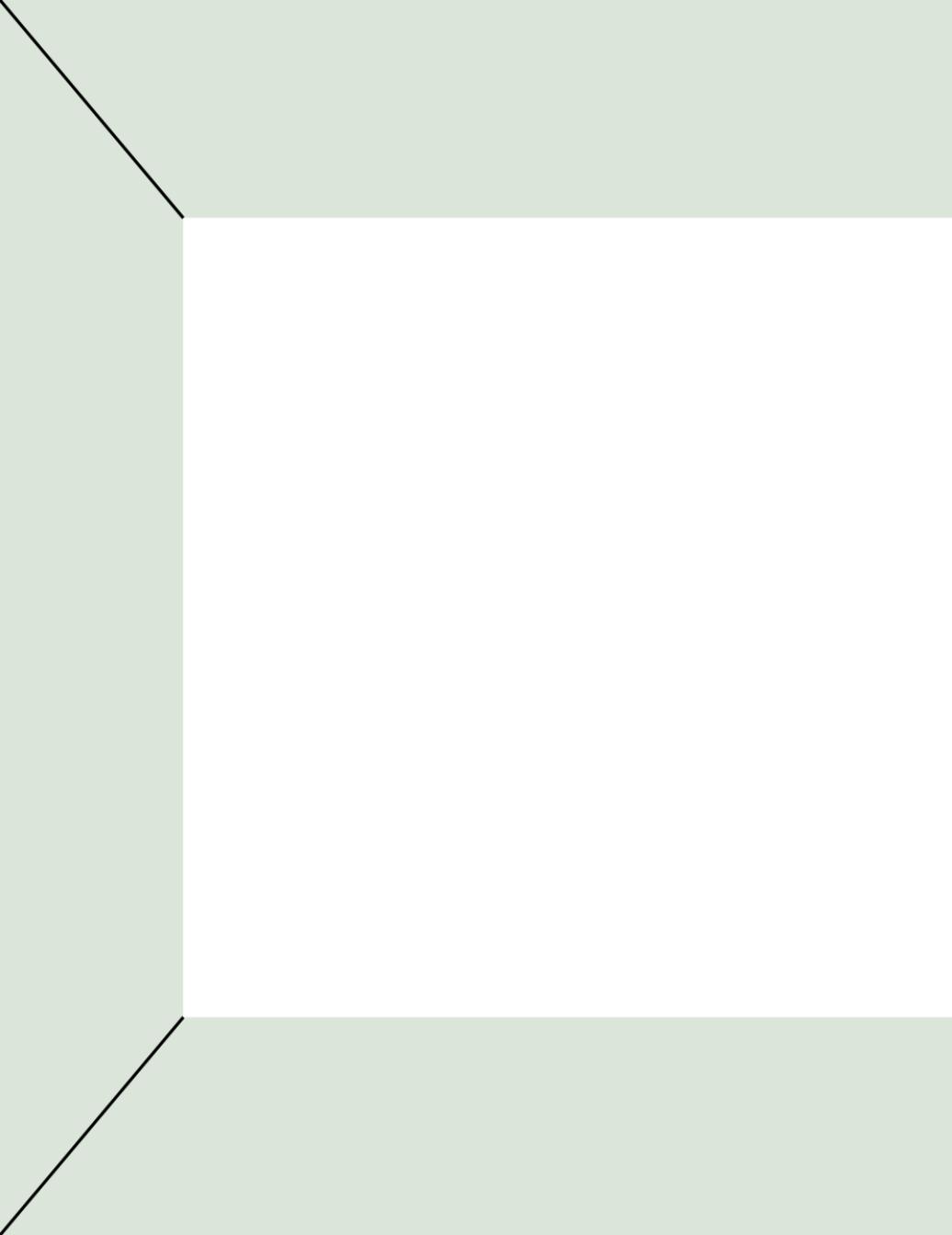




PHOTO MANUEL FRÈRES

CHER ÉDOUARD

Tiré à 503 exemplaires hors commerce dont :
3 exemplaires sur papier Japon impérial numérotés 1 à 3 ;
Et 500 exemplaires sur Arches numérotés 4 à 503, pour les
Amis d'Édouard.

Exemplaire N^o 231

LES AMIS D'ÉDOUARD

CHER ÉDOUARD

par

J. POUGET, EDOUARD BOURDET

HENRY MALHERBE, J.-J. THARAUD

ÉMILE HENRIOT et PIERRE CHAMPION

suivi de

LA LISTE DES « AMIS D'ÉDOUARD »

et d'une Bibliographie
des Travaux de l'Auteur

Les Amis d'Édouard
N° 167 et dernier

DISCOURS

prononcés aux obsèques

de

M. ÉDOUARD CHAMPION

le 3 mars 1938

sous le porche de Saint-Pierre-de-Chaillot

DISCOURS

prononcé par

M. LE DOCTEUR J. POUGET

Maire de la Ville du Touquet-Paris-Plage.

*à M. Edouard Champion
Adjoint au Maire du Touquet.*

Mon Cher Ami,

Il y a à peine trois semaines, je vous voyais pour la dernière fois.

Je vous écoutais formuler l'espoir de votre rétablissement, vous me demandiez des nouvelles du Touquet, vous m'interrogiez sur nos projets.

Je vous les énumérais, non sans émotion, car j'étais certain, hélas, que vous ne nous aideriez pas à les réaliser.

Cher Edouard

Pendant des mois, j'avais connu cette situation tragique du médecin qui est aussi l'ami et le collaborateur intime du malade. Depuis la nuit où vous m'aviez appelé, et où, terrifié, j'avais constaté la crise douloureuse et grave, j'avais, comme mes confrères, livré le combat, et jamais je ne vis surgir la lueur d'espoir qui console l'ami, encourage le médecin, réjouit le collaborateur.

La reconnaissance pour les services que vous m'avez rendus s'accroît maintenant de mon inquiétude de la tâche que j'aurai à accomplir sans vous.

Après une période de rivalité, née de notre ignorance l'un de l'autre, nous nous étions rapprochés, connus, estimés. Il nous semblait même que notre sympathie, notre amitié, se manifestaient plus intensément, comme si nous voulions combler le retard de leur éclosion.

Nous étions unis pour travailler ensemble à une tâche passionnante, œuvre créatrice qui est digne d'accaparer le cœur et l'intelligence de l'homme, mais qui, comme toute création, comporte aussi ses peines, ses difficultés, ses souffrances, car elle est soumise à l'incompréhension ou à la malignité des humains.

Nous voulions développer notre cité, l'animer, fixer son passé, embellir son présent, orienter son

avenir. Vous étiez naturellement destiné à jouer un grand rôle dans la poursuite de ce but.

Vous, dont l'esprit s'était formé et affiné au contact des belles choses et des belles idées, élevé dans un foyer si accueillant aux beaux esprits et aux beaux livres, si sensible à toutes les émotions littéraires et artistiques, vous qui restiez si fidèle aux traditions familiales et nationales, vous vous êtes attaché au Touquet à fixer tous les événements de son histoire locale, à les rappeler dans un cadre séduisant, à les enrichir constamment de vos découvertes personnelles et des dons généreux que vous sollicitiez avec tant de succès, vous avez créé et étendu notre Musée qui vous a causé tant de peine et qui nous a valu tant de compliments que désormais il s'appellera le

« Musée Edouard CHAMPION »

Vous le faisiez visiter avec trop de plaisir pour qu'il ne reste pas vôtre.

Après avoir assuré le culte de notre petite histoire, vous nous avez incité à favoriser les loisirs et la culture intellectuelle. Vous avez fondé la Bibliothèque Municipale, vous l'avez dotée, vous l'avez enrichie de dons magnifiques.

Dans tout ce qui sollicitait notre examen, nos discussions, nos décisions, votre concours était

précieux, vos conseils utiles, parce que vous étiez animé seulement du souci de conserver ce qui est sain et beau, de détruire ce qui est nuisible et vil, de perfectionner sans cesse.

Je me rappellerai toujours avec quel enthousiasme vous accueilliez les idées généreuses et séduisantes, avec quelle conviction, quelle ardeur vous défendiez les réalisations utiles.

Dans la tâche délicate d'adjoint aux fêtes, nul ne vous dépassera, nul même ne vous égalera.

Comme dans toutes les présidences ou fonctions que vous avez assumées, vous avez prodigué cette conscience scrupuleuse qui pendant vos crises douloureuses même, vous faisait exprimer la crainte de ne plus pouvoir bien servir, ce souci méticuleux de l'étude et de l'exécution, ce soin de la prévision, cette préoccupation du détail, cette recherche passionnée de la correction, de l'élégance, cette inquiétude de l'oubli involontaire, qui donnaient aux fêtes que vous organisiez et présidiez un éclat magnifique.

Même dans les réunions les plus simples, dans les concours secondaires, vous prépariez tout avec la même minutie, la même élégance, vous sollicitiez avec la même courtoisie, la même insistance. Mais vous saviez aussi remercier avec le même empressement, la même délicatesse.

C'était votre grand secret, votre grand mérite, qui explique comment nul ne savait vous refuser ce que vous demandiez, et nous avons compris en vous aidant, en vous suivant, pourquoi vous aviez su conquérir tant d'amitiés.

Comment le Maire du Touquet ne dirait-il pas aujourd'hui son chagrin d'avoir perdu un ami et un collaborateur admirable ? Les hommes de bonne volonté, dévoués, désintéressés sont trop précieux dans les circonstances difficiles que nous connaissons pour ne pas pleurer ceux qui disparaissent trop tôt !

Edouard Champion, je ne pourrai plus aborder l'ouverture de nos saisons avec cette tranquillité d'esprit, cette confiance que m'apportait la nouvelle de votre arrivée.

Je ne connaîtrai plus cette quiétude parfaite avec laquelle je vous confiais la direction de notre saison.

Le Touquet et ses dirigeants ont perdu un de leurs plus précieux animateurs, un de leurs amis les plus fervents.

Aussi, aujourd'hui, nos drapeaux sont en berne sur tous nos monuments communaux, et toute notre population demande à partager la peine et les regrets de Madame Edouard Champion, de Madame et Monsieur Loubet, de Monsieur Pierre Champion devant lesquels je m'incline respectueusement au nom de la Municipalité et de la Ville du Touquet.

DISCOURS

DE M. EDOUARD BOURDET,

Administrateur Général de la Comédie-Française.

Au bas de la première page du volume contenant l'histoire de la Comédie-Française de 1927 à 1932, le premier que publia Edouard Champion quand il se fut donné la tâche de continuer l'œuvre de Joan-nidès, se trouve une note de deux lignes qui prend aujourd'hui un sens particulièrement émouvant et cruel.

« Les années 1923 et suivantes, dit-il dans cette note, paraîtront en volume à part et plus détaillé. J'espère pouvoir mener à bien l'histoire de chaque année à venir — et le plus longtemps possible ! »

Le plus longtemps possible... Qui n'eût été certain alors que ce serait très longtemps et qui n'eût prédit en le voyant si plein d'entrain, d'activité et de force, si plein de santé semblait-il, qu'elles seraient nombreuses ces années dont il s'apprêtait à retracer l'histoire.

Hélas !... Il écrivait cela en 1933 et, moins de cinq années plus tard, la mort venait brutalement interrompre l'œuvre si opportunément entreprise et brillamment commencée.

Du « matériel de travail », c'est ainsi qu'avec la modestie qui le caractérise, Edouard Champion définissait ces répertoires, où tous les faits concernant la Comédie-Française et méritant d'être relatés, sont consignés au jour le jour sans en omettre un seul, avec un souci d'exactitude et d'objectivité qui en font, au point de vue historique, un document de premier ordre. Du matériel de travail, oui, sans doute, c'est d'abord cela et il faut n'avoir jamais eu, de près ou de loin, à s'occuper de la Comédie-Française pour ignorer les services qu'ils rendent et la nécessité où l'on se trouve de s'y reporter à chaque instant. Mais c'est encore autre chose. C'est pendant onze années, la peinture, par un témoin désintéressé qui, s'il jugeait sans passion, n'en avait pas moins des yeux pour voir et des oreilles pour entendre, de la vie des Comédiens français. Et la relation des événements grands et petits qui composèrent cette vie, pour être faite sur un ton d'extrême courtoisie par un homme enclin à l'indulgence, n'en est pas moins d'une lecture constamment attachante et parfois savoureuse.

Le travail de documentation, de classification,

et de rédaction qu'exige une œuvre comme celle-là est considérable. Pour la mener à bien il fallait les qualités d'ordre, de méthode et d'érudition qu'Edouard Champion possédait au plus haut degré. Mais il y fallait aussi ce désintéressement total, cette générosité qui ne lui fit ménager ni son argent, ni son temps, ni sa peine pour que, selon sa propre expression, « tous les admirateurs et amis de la « Comédie-Française aient, à portée de la main, un « ouvrage capable de répondre à leurs questions. » Peut-on être à la fois plus modeste et plus charmant ? Edouard Champion est tout entier dans cette phrase, avec ce désir d'obliger, d'aider, de rendre service, que l'on sentait en lui aussitôt que l'on avait fait sa connaissance. Cet érudit, cet homme du monde, ce collectionneur, ce sportif débordait d'une activité telle qu'il semblait dans tous les domaines en avoir de reste à la disposition de ses amis.

Parmi ceux-ci, les Comédiens Français ont toujours occupé une place privilégiée. Il eut dès sa jeunesse pour leur Maison une curiosité et une admiration qui ne se sont, par la suite, jamais démenties. Il était, cela se sentait, heureux de la servir et de participer à son effort.

Je le revois un des derniers jeudis classiques de juillet à cette place, toujours la même, qu'il occupait dans la salle, près d'une porte pour ne pas perdre

de temps, pour être plus vite sorti, plus vite revenu, aux entr'actes, dans ces coulisses qu'il aimait et dont il était l'une des figures les plus familières et les plus sympathiques.

A l'automne, je fus surpris de ne pas le voir revenir. Un jour, on apprit qu'il était malade, très malade puis, brusquement, il y a trois jours, qu'il n'était plus. La tristesse, la consternation des visages, lorsque la nouvelle se répandit en cette fin de journée, fit assez voir que si Edouard Champion aimait la Comédie-Française, la Comédie-Française l'aimait elle aussi et comprenait la perte qu'elle venait de faire.

Au nom de M. le Ministre de l'Education Nationale que j'ai l'honneur de représenter et au nom de la Société des Comédiens Français, je salue en Edouard Champion l'historien et l'ami d'une Maison qu'il contribua grandement dans le présent à faire admirer en la faisant connaître et sur laquelle il laisse, à l'usage des générations futures, un témoignage inestimable.

Et je m'incline respectueusement devant sa veuve, son frère et ses enfants en les assurant de la profonde sympathie que nous éprouvons tous pour leur douleur.

DISCOURS

DE HENRY MALHERBE

Président de l'Association des Écrivains Combattants.

Au nom de l'Association des Écrivains Combattants, j'apporte à la mémoire d'Edouard Champion, l'hommage profond et douloureux de tous nos camarades de guerre. D'autres vous ont dit les hauts mérites de la vie et de l'œuvre de celui que nous pleurons. Je me bornerai à vous décrire, en traits rapides, son action au service de la patrie et son dévouement aux survivants de la guerre.

Bien que du corps auxiliaire, Edouard Champion demanda à être versé, au début de la guerre, au 26^e bataillon de Chasseurs à pied. Parti simple soldat, blessé et cité à l'ordre du jour, il nous revint à l'Armistice avec le grade de capitaine.

Dans un temps fécond en exploits humains, il n'est pas resté au-dessous des occasions héroïques qui s'offraient.

Avec abnégation, cet humaniste et ce lettré de la

plus précieuse essence, s'était plié aux dures disciplines de la troupe. Il avait voulu prendre sa part des fatigues et des dangers des plus humbles soldats.

Chez lui, la théorie se confondait avec l'action. L'homme de décision et de courage était à la hauteur de l'artiste et du sage. Il était de force à supporter toutes les charges, à remplir tous les devoirs qu'impose une conscience élevée.

Pour vous faire une idée de sa présence d'esprit dans les années tragiques, de sa fermeté digne des héros du passé, il me suffira de lire le texte de la dernière citation qu'il a obtenue à Verdun : « Le 30 juillet 1916, à Verdun, a donné à ses hommes l'exemple de la plus belle énergie, en tenant courageusement son poste, malgré un état de santé précaire, dans les circonstances les plus dures et sous les feux les plus violents du 23 au 29 juin 1916. N'a consenti à être évacué que sur l'ordre de son chef. »

Edouard Champion, ce grand fils de la terre française, avait donné sa mesure et marqué son rang, pendant la guerre, comme durant la paix. Dès son entrée à notre Association des Ecrivains combattants, il fut nommé sociétaire, puis membre du Comité. Là, comme ailleurs, il s'est appliqué à une noble tâche de dévouement. Ce qu'il a accompli aux côtés de notre cher Marcel Priollet, nous laisse des obligations que nous n'oublierons pas.

Chacun de ses actes, publics ou ignorés, était déterminé par des causes toutes spirituelles, toutes généreuses. Il n'a vécu que sous les lois de la bonté, de l'intelligence et de la justice. A mon regret, je ne saurais saisir ici tous les traits de lumière de sa physionomie cordiale, digne et désintéressée.

Cher Edouard Champion, un destin injuste vous a frappé dans la plénitude de vos dons et de votre force. Mais, à ceux qui vous ont connu et aimé, vous avez pu vous montrer dans toute la noblesse de vos qualités. Votre haute image sera toujours présente à nos cœurs, remplis de gratitude et de tendresse.

Nous restons engagés à vous par les liens les plus puissants, nous sommes unis à vous par delà la mort. En quittant notre univers physique, vous rejoindrez dans la sphère de lumière, les meilleurs d'entre nous, nos héros les plus sages et les plus purs.

Nous nous tiendrons à votre souvenir d'une fidélité inviolable.

Avec le respect que méritaient vos vertus, j'offre à Madame Edouard Champion, à votre frère — que nous aimons et auquel nous sommes, nous aussi, fraternellement liés, — à toute votre famille, les condoléances infiniment émues de tous vos camarades de l'Association des Ecrivains Combattants.

CHER ÉDOUARD,

Par J.-J. THARAUD

Cher Edouard, c'est au nom de tes amis que je viens te dire adieu. Hélas ! pas de tous, car nombreux sont déjà ceux qui t'ont précédé au royaume des Morts : Anatole France, Remy de Gourmont, Maurice Barrès, Paul Bourget, M^{me} de Noailles, Louis Marsan, Marcel Boulenger, et hier encore d'Annunzio. Glorieuse liste funèbre ! Il me semble que leurs ombres nous entourent, et que nous sommes venus là pour remettre entre leurs mains le meilleur des amis.

L'amitié fut, en effet, la grande raison de sa vie, avec l'amour profond des lettres. D'ailleurs, il n'a jamais distingué l'un de l'autre. Une idée amicale a inspiré tous ses travaux. A peine sortait-il du lycée qu'il fondait un hebdomadaire : *le Dimanche des lettres*, à la gloire de Baudelaire, de Verlaine, de Laclot et de Stendhal, les grandes amitiés de sa jeunesse, qu'il a servies toute sa vie. Et en 1902 ce jeune échappé

du collègue, qui n'avait pas encore dix-huit ans, révélait, dès sa première œuvre, ce goût, ce besoin qu'il avait de lier les esprits les plus divers autour d'une grande figure ou d'une pensée généreuse. Il élevait un *tombeau* à un homme qui venait de mourir, déjà vieillard, sans même avoir connu les premiers rayons de la gloire, à Louis Ménard, le païen mystique, le pieux dépositaire de toutes les traditions religieuses de l'humanité. Autour de sa mémoire il réunissait le témoignage de tous ceux qui l'avaient connu : Marcelin Berthelot, Hérédia, Barrès, Pierre Louys, M^{me} Juliette Adam, et tant d'autres. Et en tête de la préface qu'il avait mise à ce tombeau il avait écrit cette phrase de Gérard de Nerval, dont il devait faire sa propre règle : « Il faut bien que quelque fidèle, en ce temps de tumulte où les cris enrôlés de la place publique ne se taisent jamais, vienne mettre tout bas sa prière à l'autel de la poésie. » Aujourd'hui Louis Ménard est sorti de cette ombre, pour devenir un de nos classiques ; mais le premier geste d'amitié qu'il connut après sa mort fut celui de cet adolescent prenant ses aînés par la main pour suspendre la pieuse guirlande autour de sa mémoire.

C'est encore l'amitié qui, vers le même temps, lui inspira l'idée de recueillir les derniers propos d'un autre vieillard qui finissait sa vie, comme il avait toujours vécu, dans la grave inquiétude de ce qui

l'attendait au delà. Sully Prudhomme avait sa maison de campagne aux environs d'Aulnay, où le père de notre ami avait aussi la sienne. Et pendant les derniers mois d'été que vécut le poète, Edouard l'accompagnait dans ses dernières promenades en voiture autour de la Vallée aux Loups, et l'écoutait faire le projet d'une sorte de catéchisme, où la définition exacte des termes finirait, pensait-il, par livrer la clef de l'univers. Ou bien encore, les jours de pluie ou de fatigue, Edouard le visitait dans sa chambre et recueillait avec piété les boîtes d'allumettes sur lesquelles, la nuit, le philosophe notait l'éclair rapide, comme le feu de l'allumette elle-même, qui lui avait traversé l'esprit. Et de tous ces éclairs et de ces causeries dans les bois, notre ami composa ce nouvel hommage de dévotion à l'amitié et aux maîtres, ses *Entretiens avec Sully Prudhomme*.

Pendant ce temps, dans la savante et cependant si familière librairie de son père, cet Honoré Champion que je sens là, aujourd'hui, près de nous, si invisible et si présent pour accueillir le « cher enfant », (comme il nous appelait tous, nous, les amis d'Edouard) ; dans cette boutique d'Honoré, qui, près de l'Institut, était alors, elle aussi, une véritable institution française, Edouard acquérait au jour le jour cette prodigieuse érudition, cette science du livre, qui devait faire de lui, plus tard,

l'informateur le plus actif du British Museum et des Universités d'Harward, de Princeton, de Yale, de California, du Michigan, de toute l'Amérique enfin. Mais il y avait en lui trop d'ardeur, de jeunesse, pour qu'il s'intéressât seulement à l'érudition pure. Et la chère boutique paternelle, dédiée à la France de jadis, s'ouvrit, un jour, à un auteur qui n'avait pas cent ans ! Grande rumeur parmi les vieux bouquins ! Mais Stendhal n'a jamais fui le scandale ! Et bientôt il prit tellement ses aises chez le libraire du Quai Malaquais, qu'il parut, grâce à Edouard, que la maison Champion était devenue désormais le logis de Stendhal. Avec quel soin, comme autour de Ménard, pour édifier ce tombeau magnifique, ce tombeau plein de vie, qu'est la grande édition de l'œuvre stendhalienne, Edouard sut réunir les amitiés les plus clairvoyantes, et les compétences les plus sûres. Et c'est encore à lui que nous devons les tombeaux pareils élevés à la gloire de Gérard de Nerval et de Mérimée.

Mais le chef-d'œuvre de son amitié, c'est cette sorte de collier fait de 166 perles baroques, diverses et charmantes, réunies par le fil d'une phrase qui s'allongeait d'années en années : *Les Amis d'Edouard sont les plus aimables des amis du monde. Anatole France à Edouard Champion, ami des livres et des dames.* » Et pour enrichir le collier, il ajoutait des points, des

virgules, des parenthèses, le nom de l'imprimeur, sa ville, etc. Il ne pouvait plus s'arrêter. Dès qu'il voyait dans une revue ou un journal, une page, un article, où un de ses amis avait jeté sa petite étincelle, il la recueillait tout de suite, pour ne pas la laisser s'éteindre, disparaître à jamais dans le fatras des choses imprimées. Il sauvait la pensée charmante, née d'un matin, si périssable ! Il la recueillait, la faisait sienne. Elle était pour lui cette rose qu'en toute saison le cher Honoré avait toujours sur son bureau, dans un verre, et qui mettait sa vie de fleur au milieu de la vie des vieux livres. Et finalement, la collection commencée en 1911, s'est éteinte en 1935, quelque temps à peine avant lui.

Telle était l'amitié d'Edouard. Il avait la fierté de ses amis, et tenait à nous présenter les uns aux autres — car ces petits livres qui semblaient enveloppés de lavande n'étaient faits que pour nous — sous les couleurs les plus brillantes. Ah ! pourquoi donc la maladie l'a-t-elle touché si brutalement et si tôt ! Au mois de juillet dernier, où je le vis pour la dernière fois, c'était une bande d'amis encore — ses amis du Cercle des Escholiers, dont il était le président, qu'il emmenait sur la terrasse d'un palais de l'Exposition pour lui faire admirer les jeux d'eau de la Seine. Quelle gaîté, quel entrain ! Et puis, brusquement, j'apprenais, au milieu des vacances,

que notre ami était perdu... Il adorait la vie, il était vigoureux : de son mieux il s'est défendu. Pendant six longs mois de souffrances, attendant la mort à tout moment, mais calme, résolu, son seul plaisir était de se réciter tout haut des vers, les vers de sa jeunesse, ceux de Baudelaire et de Verlaine. Et quand sa mémoire le trahissait : « Ah ! je deviens gâteux ! disait-il », et il prenait le téléphone pour demander à son médecin de lui rappeler le vers oublié.

L'autre jour, Madame Moreno étant allée le voir : « Dites-moi des vers, lui dit-il... Oh oui, récitez-moi :

Sois douce, ô ma douleur, et tiens-toi plus tranquille... »

— Alors, cher Edouard, fermez les yeux.

Et elle récita le poème.

— Et maintenant, dites-moi, je vous prie :

*« J'ai fait ce rêve étrange et pénétrant
D'une femme inconnue, et que j'aime
Et qui m'aime... »*

Moreno récita encore.

Il écoutait, les yeux fermés... déjà !

Mon cher Pierre, toi qui fus le premier, le plus cher de ses amis, toi qui, souffrant toi-même, lui écrivis chaque jour pendant des semaines sans qu'il

pût te répondre, toi, qui étais son aîné ; son tendre aîné, affectueux, souriant, indulgent, toi dont il était si fier : « As-tu le livre de Pierre ? Hein, quel beau bouquin, mon vieux ?... » ; toi qui es aussi notre vieux frère, à Jérôme et à moi, nous te disons du fond du cœur : « Pauvre Edouard ! nous l'aimions bien ! » Et vous, Madame, qui l'avez soigné avec une si tendre vigilance, acceptez, je vous prie, pour accompagner votre deuil, le chagrin des Amis d'Edouard.

LETTRES

de

PIERRE à ÉDOUARD

du 31 Août au 7 Décembre 1937.

Nogent-sur-Marne, 31 août 1937.

Mon cher Edouard,

Il faut que tu saches de ma main que je suis devenu un grand garçon et que j'ai fait quelques pas de mon lit au fauteuil. Il convient aussi que je t'annonce que j'ai été autorisé à travailler quelques heures à ma table. C'est cela qui me guérira.

Merci de ta tendresse, de la gentillesse de Marie-Lou et de ce superbe Jean, très chevalier, très beau ¹. Je fais concurrence à Françoise ² qui me rattrapera bientôt et je t'embrasse, ainsi que ta femme.

Une bonne bise, vieux frère, sur cet exploit.

Hier j'ai reçu la visite de M. et M^{me} Villey ³, très aimables.

J'ai vu de toi de superbes et surprenantes photographies pour la gloire des fêtes de Paris-Plage et des Naïades.

1. Jean Loubet, gendre d'Edouard Champion, mari de Marie-Louise Champion, ma nièce, dite Marie-Lou.

2. Ma petite nièce, fille de Jean Loubet, âgée de quatre mois.

3. M. le Préfet de la Seine et Madame.

Nogent-sur-Marne, 4 septembre 1937.

Mon cher Edouard,

Quelle peine pour moi d'apprendre au moment où j'arrive au port que tu es entré dans la tourmente ! Est-ce possible ? Je me désole, bien qu'à la Mairie et ce matin on ait donné de meilleures nouvelles. Quelle est la tension ? As-tu la fièvre ?

Ah ! mon cher frère, nous voilà bien éprouvés ! Comme au temps de Rabat, où j'étais près de toi à l'hôpital, aux jours de l'armistice !

Enfin, il y a que tu es admirablement soigné, chez toi, au milieu des tiens. Pas de crainte de ce côté-là ; d'autre part, une confiance inaltérable en la Providence et en soi-même est nécessaire. Donc pas de cafard surtout. J'attends de tes nouvelles, comprenant aussi que tu ne peux faire que ce que tu peux.

Je t'embrasse de ma plus fraternelle affection, donnant mes meilleures pensées à ta femme, à Marie-Lou, et embrassant Françoise.

Moi je vais beaucoup, beaucoup mieux. Je reste levé une partie de la journée. Les jambes sont seulement très faibles. Et pour me distraire, je lis les

épreuves du bouquin de chez Calmann : *Paris au temps des guerres de religion*.

Mon bon Edouard, je t'embrasse encore.

Pierre CHAMPION.

On m'a dit à Vincennes que Jean était parti au camp de Mourmelon.



Nogent-sur-Marne, 6 septembre 1937.

Mon cher Edouard,

J'ai répondu aux Tharaud qui étaient inquiets de ne pas recevoir de mes nouvelles par ton canal. Et je leur ai dit ton avatar. Ne t'en préoccupe pas.

J'ai reçu ce matin de tes nouvelles par Julia¹. Il faut prendre en patience ce repos : mon Dieu, des vacances un peu pénibles ; mais il nous est arrivé, à toi comme à moi, de n'en pas prendre du tout, au fond, avec ces mairies. Et surtout, mon cher Edouard, puisque je t'ai devancé dans la carrière, il importe de conserver un bon moral. Tu ne peux t'imaginer ce que je me suis fait, si inutilement, de mal à moi-

1. Madame Edouard Champion.

même, rue Lyautey¹, par cafard, etc... Il faut veiller à cela, puisqu'il s'agit, après tout, dans notre cas, du moteur de la circulation, du cœur, c'est-à-dire de quelque chose de sensible et d'invisible comme les ondes.

Ce n'est pas ton cas puisque tu es dans un paradis à Golf Cottage², au très bon air, et surtout dans l'ambiance de ceux qui t'aiment, et que tu aimes. *Le moral est indispensable*, comme la confiance. On se relève plus vite qu'on a été abattu ; et l'essentiel alors est de prendre et de suivre les bonnes résolutions qu'un arrêt forcé impose à notre méditation.

Il faut aussi penser que nous ne sommes plus aussi jeunes qu'il nous a longtemps paru ; et voir sa vie, non pas seulement suivant l'idée que nous nous en faisons, mais dans sa vérité, qui après tout a peut-être été bien compliquée par nous. Conseils de l'ancien. Prends-les pour ce qu'ils valent. Je ne les crois pas inutiles. Ils t'éviteront peut-être des a-coups dont j'ai souffert, et que mon cœur fraternel voudrait épargner à ton cœur.

Je t'embrasse ainsi que ta femme, Marie-Lou et Françoise.

Ton vieux, beaucoup mieux,

P. CH.

1. La maison de Santé où je fus soigné.

2. Au Touquet, la charmante maison à l'orée de la forêt.

Nogent-sur-Marne, 8 septembre 1937.

Mon cher Edouard,

Je viens de faire téléphoner par la Mairie, et on me dit que tu vas mieux, sans que tu puisses te lever encore. Patience, et c'est la vérité, car c'est du temps gagné. Je viens d'en faire l'expérience. On repart si vite.

Moi je cherche toujours mes jambes, bien que je fasse une petite promenade à l'étage pour déjeuner et dîner, mais sans monter les marches. Soigne le moral surtout, et ne suis pas mon mauvais exemple.

Je puis écrire un peu sur mes notes, et j'ai corrigé les épreuves du livre pour Calmann-Lévy ¹.

Je ne sais pas si tu as vu dans le dernier numéro de la *Revue de Paris*, 1^{er} septembre 1937, un article de François Porché sur la nouvelle direction de la Comédie-Française. Il est fait allusion à ton livre. J'ai ce numéro en double qui contient un article extrait du bouquin pour Calmann, et je pourrai te l'envoyer, si tu n'as pas reçu ladite *Revue de Paris*.

Jérôme ² m'a écrit fort gentiment.

1. *Paris durant les Guerres de Religion*.

2. Tharaud.

Et voilà les nouvelles ! Qu'il me tarde de savoir par toi comment tu es, et ce que tu as eu vraiment, et comment tu te sens toi-même.

Je sais tous les soins qui t'entourent, ta femme, les infirmières ; et j'imagine aussi que tu dois avoir plaisir à te sentir si bien au Touquet, dans cette jolie maison.

Ne te laisse pas trop envahir, quand tu iras mieux ; car je viens de voir ici combien la défense est difficile, dans ta situation comme dans la mienne.

Je t'embrasse du profond de mon cœur renaissant, ainsi que ta femme, Marie-Lou et Françoise.

Pierre CHAMPION.



Nogent-sur-Marne, lundi 13 septembre 1937.

Mon cher Edouard,

Je suis toujours très heureux quand je puis savoir au téléphone que ton état s'améliore.

Bientôt, en conservant un bon moral, tu verras les progrès rapides que l'on fait. Hier, on m'a descendu un instant au jardin, car il y avait du soleil sur le parc. Le médecin pense que dans un mois je serai

capable de descendre et de monter les escaliers. Naturellement je trouve longue cette limite. Heureusement que la tête est bonne, et que je retrouve mes archives de Simancas¹, dont j'ai sur ma table un résumé. Alors au lieu de lire sans fin, j'écris un peu et je brode là-dessus.

Vois-tu, mon vieux, nous sommes aujourd'hui les grognards ; et il y a plus de ressources et de forces en nous que parfois nous-mêmes ne le pensons. On en a vu d'autres ! Il faut prendre cela comme un avertissement, sans doute, mais aussi comme un thème de méditation. Et aussi comme l'occasion d'un long repos qui nous est physiologiquement indispensable, que la nature nous impose pour faire peau neuve, et rendre celui qui vieillit un homme résistant et nouveau. C'est du moins la grâce que je nous souhaite, en t'embrassant bien fort, ainsi que ta femme qui prend souvent la peine de répondre au téléphone, la chère Marie-Lou, la petite Françoise et notre valeureux artilleur de Châlons².

Pierre CHAMPION.



1. Les papiers de Philippe II conservés aux Archives Nationales.
2. Jean Loubet, qui y faisait une période d'exercices militaires.

Nogent-sur-Marne, 16 septembre 1937.

Mon cher Edouard,

On vient de me donner des nouvelles et je me réjouis de penser que sans doute il te sera possible de rejoindre Paris en voiture. Excuse-moi de me servir du téléphone à la Mairie, mais c'est beaucoup plus pratique que chez moi où il n'y a personne pour le surveiller. Et dans la grande et vieille maison que tu connais, c'est le silence... Je vais respirer et faire quelques pas dans le jardin pour m'accoutumer à sortir un jour, je ne sais quand, de l'arrière-saison. Cette interdiction des escaliers ne rend pas les choses commodes : entre la chaise à porteurs et l'autre ! Heureusement sur ma table j'ai des papiers et les secrets de la France et de l'Espagne. Alors je bavarde avec Catherine de Médicis, et le temps passe.

Et quelquefois aussi cela aide à faire passer notre temps, déplorable !

Alors mon bon Edouard, je t'embrasse bien fort. Pense au bon moral surtout, car c'est toute la vie, je veux dire l'espérance ; et j'embrasse ta femme qui nous renseigne avec beaucoup de gentillesse sur

toi, notre chère Marie-Lou, la petite Françoise et le père de l'enfant.

Ton vieux,

Pierre CHAMPION.



Nogent-sur-Marne, 21 septembre 1937.

Mon cher Edouard.

Je pensais que dimanche allait se décider la question de ton retour à Paris, et j'apprends qu'elle est remise. Naturellement je me réjouissais de te savoir plus près, dans l'espoir égoïste, et réciproque, de te revoir plus vite, avec la peau neuve qui est bien due à nos vieilles peaux. Enfin la campagne est belle encore en cette saison, et le Touquet est à l'abri du vent et des tempêtes.

Je voudrais, mon cher Edouard, te faire toucher du doigt ceci. Avec la pointe de l'âge, et le mois que tu viens de passer, disons-le un peu agité, tu es au moment où l'on retrouve une autre vie. J'ai passé par là ; j'en sors. Il faut s'accrocher, et vouloir ce qui nous avait été accordé, mais d'une manière assez différente. J'ai souffert un peu du cafard à l'Hôpital, dans

l'isolement. C'est une sale bête. Elle n'a pas de raison de vivre près de toi, au Touquet.

Je voudrais savoir que quelque chose te fasse plaisir. Je suis déjà presque certain d'une chose, c'est que mon retour rapide vers la santé est pour toi le chemin que nous allons bientôt pouvoir faire ensemble. Ici, on m'interdit tout effort physique, mais heureusement on m'a laissé ma table, mes papiers. Et j'écris au lieu de lire. C'est beaucoup.

Je suis auprès de toi de tout mon cœur, remerciant profondément Julia des nouvelles qu'elle donne avec une patience et un tact qui me causent une infinie douceur. J'embrasse de tout mon cœur ma chère Marie-Lou et Françoise de toute ma faiblesse. J'espère que les Ecoles à feu vont bientôt délivrer notre Jean, et qu'il voudra bien aussi venir me dire bonjour en voisin ¹, car il me sera toujours agréable de causer avec lui.

Hardi petit, et je te veux toujours ce bon moral, qui est la santé physique.

Ton frère qui t'aime,

Pierre CHAMPION.



1. Sous-lieutenant au régiment d'artillerie à Vincennes.

Nogent-sur-Marne, mercredi 22 septembre 1937.

Mon cher Edouard,

Je pense que tu as au Touquet ce vivifiant soleil de septembre, entre les nuées et les ondées, qui donne tout de même dans une chambre de la joie et de l'espoir. Je suis de loin les progrès peut-être un peu lents mais certains qui te mènent, comme moi, vers la guérison. Je dis cela parce que tu m'as vu mal, vraiment. Mais j'ai essayé de ne pas m'abandonner. Tu sais, la *défense*, c'est très important.

Il s'agit dans nos cas du cœur, c'est-à-dire de la sensibilité, de la vie, de l'âme. Les métaphores populaires sont vraies. On a du cœur, on est un homme de cœur, etc... Et ceci veut dire espérance et courage. C'est le même mot d'ailleurs dans l'ancienne langue. Donc confiance d'abord, dans la volonté et l'esprit qui réagissent sur ce pauvre muscle compliqué, mais qui est nous, intimement. Ce que je t'écris est strictement le fruit de l'expérience. Quand j'ai eu le caillot dans le centre lingual, j'ai blagué avec le spécialiste de l'Hôtel-Dieu. Il m'a dit : Si vous faites des mots, vous êtes guéri dans trois jours ! Eh bien, j'ai été guéri dans les trois jours. Et

Cher Edouard

c'est tout de même assez angoissant de savoir si on parlera. Voilà mon petit Edouard. Les lents progrès sont les plus sûrs. Hier j'ai voulu marcher trop vite : brûlure, sensation d'angoisse. Aujourd'hui je marcherai lentement. D'ailleurs on sent ces choses-là.

Tu me diras : Je suis encore dans mon lit, je n'en suis pas là. Mais tu y seras demain mon vieux, et rapidement avec la nature qui est aussi marâtre que tendre mère. Donc ne pas se faire trop de soucis, et penser que nous avons pris tous les deux des vacances, ce qui ne nous est pas arrivé souvent. Et voilà ce que c'est que cette faiblesse : vivre pour autrui !

Mon cher Edouard, je t'embrasse de tout mon cœur, sans oublier Julia et Marie-Lou ; de bons baisers pour Françoise. Je vais écrire à Jean Loubet qui est si gentil garçon, et qui est peut-être redevenu mon voisin.

Sur mon cœur, mon cher Edouard.

PIERRE.



Nogent-sur-Marne, 24 septembre 1937.

Mon cher Edouard,

J'espère que la joie de ces belles journées te pénètre un peu, avec le soleil et la lumière du moins. Le

Touquet doit être ravissant. J'ai appris surtout que tu avais passé de meilleures nuits, plus apaisantes, d'où une meilleure respiration. Pour le cœur, tout est là.

J'imagine ces choses pour toi, comme on peut le faire à distance, mais avec la certitude aussi que tu es sur le bon chemin de la guérison et du bon vouloir pour aider la nature par notre espérance, un courage et — pourquoi pas ? — la foi, qui consolent et donnent la possibilité de vivre.

Combien je voudrais être plus près de toi. J'y suis par la pensée, et par ce qui m'est dit à travers la voix de ceux qui t'aiment et qui t'entourent.

Encore un bienfait dans nos épreuves de savoir quels ils sont, vraiment. A cet égard, nous devons infiniment à nos épouses.

Je vois que l'on prépare ma chaise pour descendre au jardin où respandit le soleil. Je pense que ce sera bientôt ton tour de prendre l'air et le soleil. C'est le vœu que je forme de tout mon cœur en t'embrassant, ainsi que Julia, Marie-Lou, Françoise et Jean que j'espère voir un de ces jours.

De toute ma tendresse, mon vieux frère, je te tiens sur mon cœur.

PIERRE.



Nogent, le 26 septembre 1937.

Mon cher Edouard,

Je vois avec un grand plaisir que tu as touché le point où la fièvre diminue, et j'espère, autant qu'on peut se rendre compte des choses de si loin, que tu es arrivé, par le temps d'abord, au moment où le mal rôde autour de nous, mais sans menace. Le cœur se soigne. C'est un muscle, quelque chose qui marche dans le sens du mouvement et de la vie. A cet égard, je sais que tu as été entre les mains du plus grand maître, et qu'il t'a aussi soigné en ami. Il faut donc ici trouver une double confiance, dans le médecin et dans la solidité élastique de ce muscle. Un bon moral est bien nécessaire, si j'en juge par moi-même, qui ai fait un *infractus* c'est-à-dire une déchirure, une petite plaie. Tout cela se répare, repart, se calme et finit par un rythme presque normal. Je pense que bientôt tu pourras être sur un fauteuil, puis sur tes jambes.

Mais pas trop d'impatience ; car de vouloir aller trop vite, on se ralentit. J'espère aussi que tu pourras supporter la voiture, et peut-être même ta voiture, un peu au ralenti.

Ici nous jouissons toujours d'un temps doré qui est une calme bénédiction, et d'une beauté qui charme jusqu'aux oiseaux et les trompe.

Je passe par ce beau temps plusieurs heures dehors, respirant naturellement et plus largement que dans une chambre, même très aérée. Le pire sont alors les visites : et ici je te donne un conseil que je n'ai pas mis en pratique. Défends-toi sérieusement.

J'embrasse Julia, Marie-Lou et Françoise de tout mon cœur, et toi, vieux frère, qui es jour et nuit dans ma pensée. Mes amitiés à Jean, qui est si gentil, et que j'espère bien voir ici.

PIERRE.



Nogent, 30 septembre 1937.

Mon cher Edouard,

Je pense qu'au Touquet vous avez cette merveilleuse température. Avant de descendre au jardin je veux encore t'embrasser et te donner de mes nouvelles. Toujours de grands progrès, sauf les jambes. Et je travaille à ma table avec facilité.

Je pense que cet exemple fraternel doit être pour toi un grand encouragement, te montrant qu'on

soigne en somme fort bien le cœur dont la résistance est *extraordinaire* puisqu'elle se confond avec la vie même. Puisses-tu aider ce muscle par une immense confiance, en toi, en lui, et en ce qui est au-dessus de nous. J'ai passé par là et m'en suis bien trouvé.

Quelques collègues viennent me voir, et aussi des gens de Nogent auxquels je ne puis absolument pas fermer ma porte ! Cela est le pire. Car nous avons tant besoin de calme. Et cela est si peu compris.

J'espère que Salabert ¹ m'apportera de toi ce soir de bonnes nouvelles. C'est ma pensée constante, quand mon travail ne m'absorbe pas. Tu comprends cela. Mais il faut demeurer nous deux dans cette certitude de mieux-être, sans nous attendrir même, remplis d'une commune espérance qui est le bonheur de nous revoir bientôt.

Je t'embrasse de tout mon cœur ainsi que Julia, Marie-Lou, Jean Loubet et Françoise qui doit être maintenant une personne fort intéressante et importante ² dans votre charmant cottage.

PIERRE.



1. Secrétaire général de la Mairie de Nogent.

2. Agée de cinq mois.

Nogent-sur-Marne, 2 octobre 1937.

Mon cher Edouard,

Je remercie bien Julia de m'avoir donné de tes nouvelles après la consultation du professeur Laubry.

Il a plus que raison. Tu n'imagines pas comme les transports prématurés sont difficiles à supporter. J'en appelle à mes souvenirs pour aller du Trocadéro à Nogent, vingt kilomètres peut-être !

Vois-tu, beaucoup de patience, et une profonde et entière confiance à la fois dans la nature, sa résistance indéfinie, miraculeuse, les soins donnés. J'ai plus de confiance en toi qu'en moi-même. L'âge, l'absence de tares physiques sont des garants absolus chez nous. Naturellement le lit est pénible à la longue. Mais c'est le médicament essentiel, le repos qui est nécessaire au muscle du cœur après une petite blessure. Alors, mon cher Edouard, encore un peu de patience, et surtout une grande confiance en toi-même. Nous sommes à notre insu le meilleur des médecins. Donc pas d'énervement. Il ne faut pas succomber à cette tentation du malade : je l'ai

Cher Edouard

connue, j'ai passé par là. Et l'on se fait soi-même du mal, comme dans une vraie crise.

Je voudrais te parler d'autre chose. Je ne le puis. Je ne pense qu'à toi, à nous revoir guéris. Je puis heureusement écrire un peu, et rédiger sur mes notes. Cela te sera rendu aussi bientôt.

J'embrasse de tout cœur Julia qui est si dévouée, Marie-Lou et Françoise, et notre bel officier.

A toi de toute ma confiance.

PIERRE.



Nogent-sur-Marne, 4 octobre 1937.

Mon cher Edouard,

Quelle apparition, hier, dans ce dimanche matin chargé de brumes où ils m'ont apporté la lumière ! Il me semblait que c'était quelque chose de toi, de direct, d'intime ! Comme ils étaient beaux de leur éclatante jeunesse, Marie-Lou, splendide de beauté, et Jean, de grâce et de tendresse. J'ai été émerveillé. Et comme ils venaient de te quitter, j'avais aussi ta présence !

Courage et confiance, mon cher Edouard. Les puissances du mal seront conjurées, comme pour

moi. Jean et Marie-Lou pourront te le dire, puisque tous deux m'ont vu, comme tu es, dans la fièvre, que je suis redevenu presque normal aujourd'hui, et pas atteint dans ce qu'il y a de meilleur à notre âge : l'activité de l'esprit. Courage mon bon Edouard ! Prends ce long séjour au Touquet comme un repos indispensable pour faire un peu de silence à l'intérieur. À Paris, n'importe où, tu serais mal défendu contre les innombrables amitiés que tu as su d'ailleurs mériter.

Je t'écris sur mon lit ce matin à cause d'un furoncle très mal placé qui m'empêche de m'asseoir. Ne juge donc pas de l'écriture sur mon état. — Je ne suis pas descendu hier au jardin à cause du brouillard.

Cher Edouard, de tout mon cœur je t'embrasse. Je voulais seulement te dire une fois de plus confiance, confiance en soi et dans la bonté de la Providence. Je voulais surtout te traduire ma joie de t'avoir retrouvé dans ta fille merveilleuse et dans cet excellent gendre que tu as dans la personne de Jean. Dis mon entière affection, ma reconnaissance à ta chère femme très dévouée, et embrasse pour moi la petite Françoise.

PIERRE.



Nogent-sur-Marne, mardi 5 octobre 1937.

Mon cher Edouard,

Le temps se gâte et fait paraître plus doux le petit cloître qu'est notre chambre. Comme tout se simplifie, ne crois-tu pas ? Le plus pesant est de n'être auprès de toi que par l'écriture. Mais j'y serai le plus souvent possible, d'abord parce que je ne puis y être autrement, enfin pour te dire : ces histoires-là sont inquiétantes sur le coup, mais quand on en est sorti on est hors de cause. Tout le reste est patience et longueur de temps, comme dit à peu près le Fabuliste.

J'ai heureusement des épreuves de Calmann et je rédige dans l'après-midi. Le soir un peu de Radio. Il convient d'être modeste. Mais courage inlassablement, cher vieux, et patience. Sans doute tu aurais le droit de récuser un autre que moi. Car nous sommes si maladroits et si égoïstes dans nos conseils. Mais moi, cher Edouard, j'en sors. Je sais ton mal, je le partage, et je te dis confiance inaltérable. Un autre, même s'il n'était ton frère, ne pourrait pas te parler de loin comme je le fais. C'est pour être avec toi, c'est pour être près de toi sans doute. Mais c'est

aussi pour te dire qu'il y a dans la vie une expérience, une certitude, une foi.

Je t'embrasse bien fort, mon cher Edouard, et du profond de mon cœur, ainsi que Julia si remplie d'attentions pour nous deux, sans oublier cette délectable trinité : Marie-Lou, Jean et Françoise.

Ton vieux,

PIERRE.



Nogent-sur-Marne, 8 octobre 1937.

Mon cher Edouard,

Un temps gris aujourd'hui qui ne permet guère sous ce brouillard d'aller respirer un peu. Je me sens toujours mieux, avec quelques petits pincements qui sont des rappels à l'ordre. J'espère bien que toi, tu es entré aussi dans la période du progrès. J'ai tant de plaisir à « soliloquer » avec toi, puisque tu ne peux encore me répondre, qu'il me semble partout que je suis tout près de toi. Je l'ai été dans l'angoisse, et je voudrais tant l'être dans la joie de la santé retrouvée.

En te disant mon espérance je ne voudrais pas te faire partager des vœux, qui après tout sont des

mots venus du cœur, mais te donner une certitude, née de la raison, de l'expérience, qui est sortie de moi-même (et toi c'est moi, mais plus jeune).

De ces histoires longues et certainement un peu affaiblissantes, on sort toujours en triomphant. Cela dépend de nous, sur beaucoup de points. Et il faut bien prendre cet arrêt, comme un long repos que la nature, d'accord avec la Providence, nous accorde pour notre bien physique et moral dans un avenir prochain.

Tu as tout autour de toi pour adoucir cette longue épreuve, j'en conviens. Et tu feras tout pour réagir suivant tes moyens dans le sens d'une volonté, d'une certitude de guérison. Il me semble parfois t'écrire les mêmes choses. C'est que les vérités ne sont pas tellement nombreuses. C'est dans ce sentiment de la plus douce, de la plus forte espérance, mon cher Edouard, que je te presse sur mon cœur, que j'embrasse la bonne et chère Julia, Marie-Louise, Jean et la petite Françoise. Si ces derniers ne sont pas actuellement auprès de vous, ils le sont dans l'amour et la pensée.

Ton frère qui t'aime,

PIERRE.



Nogent-sur-Marne, 11 octobre 1937.

Mon cher Edouard,

Ce matin j'ai eu la consultation du docteur Fatou¹ et des deux médecins de Nogent. Ça été pour me dire que pendant cinq jours on cesserait de me donner les médicaments que tu connais. C'est un essai pour voir la résistance de la convalescence. Je te dis cela surtout dans la pensée qu'il en sera bientôt de même pour toi.

J'ai reçu de meilleures nouvelles du Touquet. Et cela fut encore pour moi une raison de me réjouir, j'ose dire la principale. Les médecins me demandent ce qu'ils te demanderont sans doute, de conserver la principale des activités, et d'abandonner tout ce qui est secondaire. Il est certain qu'après cette secousse... Et puis il ne faut pas dans la vie aller trop vite et vouloir surtout trop porter sur ses

1. Le docteur Etienne Fatou, qui, après m'avoir tiré d'affaire, devait faire rentrer Edouard à Paris, à la clinique Lyautey, où il devint son ami, le soignant comme un frère, le pansant comme le bon Samaritain, le consolant en ami incomparable qu'il est des artistes et des écrivains.

épaules. A cet égard, nous avons été tous les deux des enfants.

Le temps est encore suffisamment beau aujourd'hui pour que je sois descendu un moment. Le reste du temps, je le passe à écrire et à penser à toi.

Mon cher Edouard, je t'embrasse de tout mon cœur ainsi que Julia et ceux qui t'entourent. Et une fois encore, puisque j'ai l'occasion de dire des choses encourageantes de *nos maladies* : une grande espérance, cher Edouard. En attendant que tu puisses toi-même me dire ce que je t'annonce aujourd'hui : je suis un convalescent en observation auquel on recommande la sagesse.

Je t'embrasse encore.

PIERRE.

Je vais écrire un petit mot à Jean pour qu'il vienne me voir. J'aime beaucoup causer avec lui. J'embrasse naturellement notre splendide Marie-Louise, même si elle n'est pas près de toi, et la belle petite Françoisse.



Nogent-sur-Marne, 12 octobre 1937.

Mon cher Edouard,

Comme le temps passe ! On le sent après cette période de vacances. Je le vois autour de moi déjà par les instances, les visites, les convocations. Mais je suis résolu à être très sage dans une fort prudente convalescence, à ne pas me laisser mettre la main dessus. Je serais perdu, et peut-être de nouveau en mauvais point.

J'espère que tu arrives avec le temps, les soins et la bonne volonté que tu y mets, à une amélioration notable. Sagesse, après cela, pour toi aussi. Les choses vont en réalité sans nous. Il faut sauver ce qu'on estime d'essentiel. Je te dis cela un peu pour m'encourager moi-même ; mais j'ai plaisir à te le dire, puisque c'est toi, puisque c'est moi. Il y a toujours un peu d'impatience après ces longs arrêts. Là encore il faut se raidir, et comme le disait notre Moreno¹ d'hier soir, il faut avoir la foi. Quel dommage, puisqu'on peut maintenant retrouver ses

1. Marguerite Moreno, notre chère, tendre et spirituelle amie de toute la vie.

amis à la radio, qu'une machine à transporter les pensées, lorsqu'elles se cherchent dans l'espace, ne soit pas inventée. Ce ne serait pas plus miraculeux que la transmission de la photo. Enfin ! Il faut bien faire quelques rêves encore, pour se rapprocher un peu.

Mon travail me console et me calme, même si je devais demeurer très diminué physiquement. Les conversations et les visites me fatiguent par contre. J'entends que l'on vient me chercher pour me descendre au jardin.

Je t'embrasse de tout mon cœur, et j'embrasse de toute mon affection profonde et reconnaissante cette bonne Julia pour ce qu'elle a été auprès de toi. Baisers tendres à Marie-Louise, à Françoise et la plus cordiale étreinte à Jean.

De tout mon cœur encore qui te crie courage et patience. Ayons l'espérance et la foi.

P. CH.



Nogent-sur-Marne, jeudi 14 octobre 1937.

Mon cher Edouard,

J'ai été bien heureux d'avoir aujourd'hui de tes nouvelles, presque directement, puisque c'est le

valet de chambre qui m'a répondu très aimablement. Je descends malheureusement (le téléphone est en bas) à une heure pas très facile, après le déjeuner, pour profiter un peu du soleil.

Sans forcer les choses, mon pas s'affermi et s'accroche à la terre sans trop de douleur. On m'a dit que chez toi la fièvre tombait, et c'est le meilleur signe. Dès que la fièvre a disparu, j'ai eu le sentiment de la guérison.

On m'assure aussi, et je n'en doutais pas, que le moral est bon. C'est tellement essentiel en ce qui concerne ce que nous venons de supporter !

Je sais que la chose va contre notre tempérament à tous deux. Mais il faut (ou du moins il faudrait), vivre dans un calme qui toucherait à certaine indifférence, non envers ce qui est digne d'être aimé, comme ce qui nous entoure, et le meilleur de notre travail, mais ce qui est un superflu, ce qui demeure le superficiel. C'est cela qui finit par nous faire mal, et nous user.

Aujourd'hui, la promenade, si elle a été plus ferme, a été plus rapide. Le temps fraîchit et l'automne se fait plus dépouillé.

J'espère être assez heureux pour avoir au téléphone Julia, la remercier de tout ce qu'elle fait pour toi. Je l'embrasse de tout mon cœur. Je t'embrasse, cher vieux, du fond de mon âme. Tendresses à

Marie-Lou, baisers à Françoise, grandes amitiés
à Jean.

PIERRE.

Suis content pour Carco académicien chez Goncourt. Je lui envoie ton souvenir.



Paris, 17 octobre 1937.

Mon cher Edouard,

Je t'écris dans le calme doré de ce joli matin qui est un dimanche, avant d'ouvrir mon missel, car j'ai pris cette habitude.

Hier j'ai eu le bonheur d'avoir notre courageuse Julia à l'appareil. C'était naturellement m'approcher beaucoup de toi. Elle m'a dit ta confiance justifiée par ta robustesse, par les soins qui t'entourent, et que bientôt il y avait lieu d'espérer une amélioration sensible. Il faut le dire, dans ces malaises dont nous pouvons parler, puisque fraternellement la maladie nous a encore réunis, le grand coup est porté le premier jour. Si ce choc-là est surmonté, tout s'en-suit rigoureusement dans l'ordre du bien et de l'amélioration. Voilà ce que j'ai à te dire, en pensant

qu'il a fallu presque deux mois pour voir, en ce qui me concernait, briller la grande espérance.

Que je voudrais que tu puisses bientôt me retourner ce que je t'écris aujourd'hui, dans la certitude et la confiance absolue. C'est long seulement, et monotone comme la chanson de la vie.

Ma consolation est de travailler, l'idée que je pourrai travailler, si je reste diminué physiquement, comme il se pourrait.

Je dois aller vendredi au jury du concours de la Ville de Paris ¹, sans savoir encore si je serai autorisé à sortir !

Mon cher Edouard, toute ma confiance, toute ma tendresse, tout mon amour. Cette nuit j'ai rêvé. Je revoyais Schwob dans son île Saint-Louis, et je te regardais près de lui avec l'intérêt qu'il portait à ce que tu faisais déjà. C'était à propos des *Liaisons Dangereuses*. Il était, il semblait enchanté. Je ne transpose pas vraiment ? Et j'ai eu du plaisir...

J'embrasse bien Julia pour tout ce qu'elle fait près de toi, et toi mon cher Edouard dans mon âme et sur mon cœur.

P. CH.

Baisers à Marie-Lou, à Françoise et les plus cordiales accolades à Jean.

1. Au prix littéraire.

Nogent-sur-Marne, 20 octobre 1937.

Mon cher Edouard,

Je viens d'avoir le bonheur de rencontrer cette chère Julia au bout du fil ; et elle me dit que la température tombe. C'est le meilleur signe, celui qui pour moi amena la fin de certaines inquiétudes. Voilà donc ce qu'il te faut savoir.

Par ailleurs je pense que ce temps, d'un splendide éclat, ensoleillera aussi ta chambre et tes pensées. Les miennes sont toujours d'espérance. Nous sommes solides mon vieux, d'abord pour avoir passé ces épreuves ; et ce cap des tempêtes franchi, c'est le long bail avec la santé et le bonheur. Tout l'indique, et le bon Dieu le voudra dans sa grâce.

Ici je travaille toujours à la *Chronique de Charles IX* et puis je vais relire *Henri III* pour le remettre à Grasset, comme il me l'a demandé.

Mathilde Gasquière¹ m'a demandé de tes nouvelles, qui sont attendues d'amis qui viennent encore au magasin. J'ai dit que tu avais fait un accident du même ordre que le mien, et que, sans

1. Employée à l'ancienne librairie.

doute, tu serais toi aussi bientôt sur le chemin de la convalescence. Je l'ai écrit de même à Porché et aux Tharaud. Ceci seulement pour te montrer combien tu es entouré d'affection, d'espoir.

J'ai envoyé ma subvention aux Escholiers ¹.

Voilà les nouvelles, mon cher Edouard. Une seule est capable de me remplir de joie, de soleil et de lumière : c'est la pensée que tu te sens mieux, la défense que tu livres aux puissances mystérieuses du mal, l'affection que tu mérites et que l'on te porte unanimement.

Je t'embrasse, vieux frère, de tout mon cœur, en remerciant encore une fois cette bonne Julia, en embrassant tous ceux qui t'entourent, Marie-Lou, la petite Françoise et le cher Jean si affectueux pour toi.

De tout mon cœur.

P. CH.



1. Edouard Champion en était le Président. C'est grâce à lui que furent joués la *Femme de César* de M. Henri Clerc et *Madame Capet* de Madame Marcelle Maurette qui lui ont non seulement dédié leurs remarquables pièces, mais apportèrent à Edouard Champion tant de consolations à la clinique.

Paris, 22 octobre 1937.

Mon cher Edouard,

Encore aujourd'hui un temps radieux, étincelant, vivifiant. J'espère que même dans ta chambre tu peux au moins le respirer.

Pour moi, j'allonge tous les jours un peu ma promenade avant de reprendre la plume à ma table. Je devrais aller au prix littéraire de la ville de Paris. J'hésite encore à affronter une assemblée et des discussions.

Mon cher Edouard, ma pensée est tout près de toi. En t'écrivant à peu près où j'en suis, c'est pour te dire où tu en seras bientôt. Tu as un ami dans le professeur Laubry et le meilleur des maîtres.

Je te désire au calme pour l'instant, c'est parce qu'il est certain que c'est pour toi le meilleur chemin de la santé. Je compte seulement les jours avec toi, en me disant que c'est vers ce moment-là que j'ai commencé à évoluer vers le mieux. Après, tu le verras, ce sera vite, si vite le retour à une vie normale. Je dis normale, car celle que nous avons menée ne l'était guère, avec des obligations aussi vaines qu'infinies.

Les ressources naturelles, si on veut bien — comme c'est ton cas, — les soutenir par une ferme espérance, sont stupéfiantes, miraculeuses. Toute notre vie est d'ailleurs ce miracle. C'est dans ce sentiment, mon cher Edouard, que je t'embrasse de tout mon cœur, et bien fort, sans oublier cette chère Julia, et tous ceux qui t'entourent de leur affection.

C'est encore un résultat indirect du mal qui nous accable, de nous montrer la vraie physionomie des gens et des choses. Je ne suis pas de ceux qui pensent que la maladie déforme. Elle nous laisse voir, comme la solitude, le voyage, la mer, les choses et les gens avec objectivité, recul. Et nous découvrons que c'est en nous, et surtout autour de nous qu'était la vérité, alors que la dispersion de la vie et l'exubérance de la santé nous la dérobaient. Oui, aimons ceux qui nous aiment vraiment, et nous en donnent la preuve quotidienne par leur dévouement.

A toi et à eux de tout mon cœur.

P. CH.



Nogent-sur-Marne, 25 octobre 1938.

Mon cher Edouard,

Je viens de téléphoner à notre bonne Julia. Elle me dit que la fièvre t'a enfin quitté, ce qui est le meilleur signe vers la guérison et que tu pourras t'alimenter un peu. Ce sont là de bonnes nouvelles, qui me font toujours espérer pour bientôt le mieux définitif.

Un mieux en relation avec notre état, et notre âge qui demande des précautions.

Je vois bien qu'en ce qui me concerne j'ai surtout sauvé ma tête. Mais je traîne la patte. Peu importe puisque j'ai encore eu des heures d'illusion à ma table de travail !

Ma pensée est tout près de toi, mon cher Edouard, et ma souffrance morale est grande de n'être pas plus près encore. Je voudrais tant pouvoir porter aujourd'hui une partie de ton malaise ! Tu me comprends certainement. Mais j'ai la plus grande espérance, et je puis le dire ici, la foi la plus grande. Nos parents nous protègent encore comme autrefois. Et ceux qui sont autour de nous nous défendent. C'est là le double et solide rempart. Tu es dans mon cœur,

dans mon espérance, tu es aussi dans ma vie. Je te porte comme tu m'as si souvent porté, faisant, toi le cadet, le rôle d'aîné. Nous sommes trop *nous* pour que tu ne me rejoignes pas bientôt dans la santé. C'est cette pensée qui me fait t'embrasser de toutes mes forces, de toute ma confiance. J'ai dû remercier Grappe¹ qui m'a envoyé son *Goya* et je lui ai dit notre aventure. J'ai reçu aussi un mot de Porché². Demain j'attends sans doute Tharaud.

De tout mon cœur, vieux frère. J'ai demandé à Julia de t'embrasser, et ici je l'embrasse elle-même.

P. CH.



Nogent-sur-Marne, mercredi 27 octobre 1937.

Mon cher Edouard,

Hier j'ai vu Jérôme Tharaud qui n'était pas venu à la maison depuis trente ans, exactement depuis le festin des noces. Il en conservait un souvenir un peu champagnisé plutôt que campagnard. Je lui ai montré la vue de la petite maison de Rabat et il m'a dit : « C'est le meilleur temps de ma vie. »

1. Notre cher et vieil ami fraternel, Georges Grappe.

2. François Porché, l'ami de toute une vie, et l'ami d'Edouard.

Il te le doit, surtout, et il le sait, s'inquiétant justement de ta santé, et d'une manière fraternelle. Il est formidable d'entrain, de mouvement, de sveltesse, ayant dépassé comme tu le sais la soixantaine, ne tenant pas en place, conduisant sa voiture, un vrai gosse.

Je t'embrasse donc aujourd'hui pour lui, mon cher vieux frère. Ce calme est long, mais il est nécessaire. Les forces reviennent si vite, quand il s'agit seulement de monter la côte. Tout le monde pense que tu ne peux avoir un meilleur guide que le D^r Laubry, le maître, et il a pour toi beaucoup d'affection. Donc espérance, toujours, toujours.

Je suis un peu privé d'air ne faisant qu'une très courte promenade, avec la pluie et le vent d'automne qui viennent de dépouiller tous les arbres, tu te rappelles, ces grands arbres sauvages et sans forme que nous avons ici.

J'essaie d'avancer un peu cette *Chronique de Charles IX* qui va maintenant jusqu'à la Saint-Barthélemy. Et je vais revoir cet *Henri III* qui m'a demandé plus de dix ans de recherches !

C'est une petite mise en ordre qui s'impose en cet instant de notre âge. Bien qu'au fond le meilleur du travail, personnellement, soit toujours l'oubli qu'il nous donne, surtout pour les séquelles que nous porterons l'un et l'autre.

Te revoir bientôt tiré d'affaire, et même au point où j'en suis, est ma constante et fraternelle pensée. Mais c'est une certitude maintenant, après l'épreuve.

Je t'embrasse de tout mon cœur de frère, de tout mon cœur, et j'exprime à Julia, en l'embrassant aussi tendrement, mon affection si reconnaissante. Baisers à Marie-Lou, à Françoise, à notre cher Jean.

P. CH.



Nogent-sur-Marne, 29 octobre 1937.

Mon cher Edouard,

Quel plaisir d'entendre hier au téléphone la voix de Marie-Lou, « préposée », comme elle me l'a dit, avec tant de gentillesse ! A travers sa jeunesse et sa beauté je retrouvais, ou plutôt je fortifiais ma confiance. Elle me disait que tu te sentais bien mieux, après l'incident d'une mauvaise nuit. J'ai connu aussi ces incidents dûs parfois à l'énervement, à l'immobilité.

Comme je te l'ai dit souvent, dans ces histoires-là il faut gagner du temps, et il y en a beaucoup de gagné. Le nature travaille lentement, surtout lorsqu'on doit remonter la côte.

Cher Edouard

61

Je suis toujours bien près de toi par la pensée, et chaque jour davantage. Si bien que nous finirons par nous retrouver.

J'ai eu tous les embêtements du monde depuis trois mois avec la furonculose, ne sachant pas parfois comment m'asseoir.

C'est un bien petit malheur, quand on n'est candidat nulle part !

J'ai reçu les invitations des Escholiers où l'on dit que tu es pour un certain temps au repos par ordre de la Faculté. J'espère que cela ne te vaudra pas un trop gros courrier. Tu as pris d'ailleurs le meilleur parti. Ici, malheureusement, je ne suis pas bien défendu, car ma maison est un moulin. Les gens ont pris l'habitude d'entrer ; et rien n'est plus contraire au repos nécessaire que les conversations ou les visites. Le travail muet, au contraire, me fait du bien.

Mon cher Edouard, je suis encore sous le coup de la joie de Marie-Lou entrevue dans sa voix ; je l'embrasse et je t'embrasse du profond de mon cœur. Que notre chère Julia soit bénie et remerciée de tout ce qu'elle fait pour toi. Je n'oublie pas la petite Françoise et Jean que j'espère bien avoir près de moi un de ces jours.

Mon cœur à tous et à toi.

P. CH.

Nogent-sur-Marne, mardi 2 novembre 1937.

Mon cher Edouard,

Je pense bien particulièrement à toi, à eux, en ces jours qui unissent davantage par la pensée. Je ne suis pas sorti encore, malgré un temps éblouissant d'éclat. Mais je sais que Fernande¹ a fait tout le nécessaire près des nôtres.

J'espère aussi que l'amélioration que l'on constate à ton sujet ira s'accroissant, et que tout le temps gagné l'est pour toi aussi, comme il le fut pour moi. Le cœur a un ressort miraculeux, et c'est aujourd'hui quelque chose que l'on soigne, que l'on améliore vraiment avec science et méthode. C'est pourquoi, mon cher Edouard, nous devons nous efforcer nous-mêmes de provoquer la guérison par notre calme et notre confiance. Je sais que tu fais ici tous tes efforts. Aussi je ne voudrais pas te le redire encore, quoique ce soit la condition de la guérison.

J'ai confiance, en toi d'abord, en toutes les puissances bienfaisantes qui t'entourent de leur affection.

1. Fernande Laperrière, la servante d'Honoré Champion, qui garde notre maison d'Aulnay et devait aller porter des fleurs au cimetière Montparnasse.

Songe aussi, parmi ceux qui t'aiment, à tant d'amis !
C'est tout cela qui s'oppose au mal, et qui est notre bien.

Je remercie encore Julia de tout ce qu'elle fait pour toi en lui demandant de t'embrasser pour moi. Je te donnerai de mes nouvelles, mais il me semble déjà comme d'un passé. J'ai seulement quelque difficulté à descendre les escaliers.

Je fais tous les jours une promenade d'un quart d'heure, et malgré la saison qui s'avance, j'ai eu le bénéfice d'un bien grand nombre de jours parfaitement beaux.

Que je voudrais te voir déjà à ma place ! mais c'est pour bientôt, mon cher Edouard que je presse tendrement sur mon cœur.

J'embrasse Julia, Marie-Louise si elle est encore auprès de vous avec la petite Françoise et le cher Jean.

A toi de toute mon âme,

P. CH.

—

Nogent, 4 novembre 1937.

Mon cher Edouard,

Encore une journée merveilleuse, dorée de cet automne, qui trompe jusqu'aux oiseaux et les fait chanter comme au printemps !

Que je voudrais que cette chaleur et cette joie puissent descendre dans ton esprit et dans ton cœur ! C'est une prière ardente, avec d'autres, que j'adresse pour toi au Ciel.

J'ai retrouvé encore au téléphone notre gracieuse Marie-Lou qui me dit que l'amélioration que l'on constate se maintient, et que tu te reposes doucement, comme il convient à notre cœur. Je ne dirai pas à toi que cela est long, puisque mieux qu'un autre tu mesures l'espace, comme je l'ai fait. Mais ce repos est chargé de confiance et d'espérance ; et si la route est longue, il faut nous dire aussi que c'est l'assurance d'un long avenir. Et des hommes comme toi et moi ont besoin du temps. C'est sur lui qu'il faut nous appuyer.

Je me sens bien, beaucoup mieux, et bientôt presque normal. Mon travail se fait sans fatigue et assez facilement. Je vois de temps en temps un petit

enrayage : la machine n'est pas neuve, et elle a pris un coup ! Voilà ce qu'il faut nous dire.

En bavardant ainsi avec toi, c'est un peu comme si je te parlais, et tu m'en excuseras. J'ai la sensation d'être près de toi, car il m'en coûte de penser que nous sommes à la fois réunis par l'épreuve et séparés tout ensemble.

Mon cher Edouard, je sais l'affection familiale qui t'entoure, et la réunion si nombreuse de tes amis qui pensent fidèlement à toi. C'est le cortège de choix que ta vie mérite, et que tu retrouveras bientôt avec ta joyeuse bonne humeur, ton activité agissante, ta bonté et ton intelligence.

Je t'embrasse de tout mon cœur, remerciant toujours notre chère Julia de tant de soins affectueux, et je t'embrasse aussi comme Marie-Lou et Françoise si elles sont auprès de vous. Mes robustes amitiés à Jean.

P. CH.



Nogent-sur-Marne, mardi 9 novembre 1937.

Mon cher Edouard,

Voici les jours plus sombres, avec un peu de froid déjà et la lumière qui diminue et se fait rare.

J'hésite à descendre au jardin, car maintenant, très lentement, je descends mon escalier et le remonte plus gaillardement.

Tu vois, on s'en tire, avec patience et longueur de temps.

Que je voudrais que ces prouesses te fussent bientôt permises ! Les miennes consistent surtout à travailler assis, ce que je fais toujours avec plaisir, et malgré les furoncles qui ne me quittent toujours pas, rendant mon « assise » assez douloureuse.

J'ai appris avec plaisir que tu commençais à t'alimenter. C'est donc que les forces vont se reformer, se retrouver. C'est si long, en effet !

Imagine-toi que j'ai reçu la visite la plus singulière du monde : notre tante Joséphine¹, qui a plus de quatre-vingts ans. Mais très solide encore, et tu sais, avec le sourire. Elle s'est bien inquiétée de toi, me demandant surtout de tes nouvelles. Car elle voyait bien que j'étais sur mes pattes. Tu imagines d'ici le cortège des souvenirs ! C'est Georges Prévôt² qui l'accompagnait.

Voilà, mon cher Edouard, les nouvelles du long voyage dans la solitude que nous faisons parallèle-

1. Madame Le Chevalier, ma tante, sœur de notre mère, Emilie Gérard.

2. Cousin germain.

ment. Combien j'aimerais de mes yeux te voir, et de mes mains te consoler. Je ne puis encore que m'associer à ceux qui t'entourent de soins et d'amour, et que tu aides aussi grandement par ton espoir, ta sagesse, ta volonté à guérir et ta foi.

Je t'embrasse de tout mon cœur, comme j'embrasse ta chère et dévouée femme.

PIERRE.



Nogent-sur-Marne, mercredi 10 novembre 1937.

Mon cher Edouard,

On ne l'aurait pas cru hier, mais voici encore une radieuse journée ensoleillée.

Mais hier j'ai eu une grande joie : celle de voir Jean¹ qui est venu, avec tant de gentillesse, me donner de tes nouvelles.

C'était un peu te voir que d'entendre parler de toi avec tant d'affection. Que ce garçon est gentil, doux et beau comme une fille, si rempli de discrétion et de beaux sentiments ! Je l'ai embrassé comme s'il était mon enfant.

1. Jean Loubet.

C'est long, cher Edouard, mais ce fut long aussi pour moi. Sorti de la tempête, il faut attendre avec certitude l'embellie qui est ici la guérison. Conserve tout espoir. Car les choses du cœur ont leur résonnance morale. Et le malade ici peut tant faire pour sa guérison !

J'ai reçu une lettre de Grappe qui me parle de toi si longuement, et avec tant d'amitié, que tu peux reconnaître, dans ce vieil ami, un frère. Même écho chez Jérôme Tharaud. Tous pensent à toi comme moi-même, quand il m'arrive la nuit de ne pas dormir.

Ma santé est en progrès sensible. Certaines interdictions de mouvements déterminés, que je sens seul. Mais les jambes et les pieds ont refait leurs muscles. Et je puis descendre maintenant mon escalier, une fois par jour, et sans fatigue du cœur.

Que je voudrais pouvoir respirer près de toi un peu de l'air du Touquet, et aussi penser que tu pourras bientôt retrouver un peu d'exercice. Car tout viendra alors, l'appétit et les forces se renouvelleront.

Mon cher Edouard, tel est le vœu qui sort pour toi de mon âme, en t'embrassant bien fort, ainsi que *notre* chère Julia, tous ceux qui t'aiment et te soignent et t'améliorent.

P. CH.

Nogent-sur-Marne, 15 novembre 1937.

Mon bien cher Edouard,

Ma pensée et mon espérance sont toujours près de toi. On vient de me dire que la nuit a été un peu agitée. Moi aussi j'ai connu ces angoisses de la nuit. Mais maintenant, tu vois, c'est la lumière et le soleil qui nous crient courage. Ma peine est de ne pas être près de toi pour porter la moitié de ton mal.

Mais quand on y réfléchit bien, nous avons les mêmes ressources, le même tempérament, un ressort identique. Et puis nous avons une même foi qui est celle de nos parents. Courage et confiance, mon vieux. Quand on n'a pas été emporté par ces histoires, la vie dure ; et lorsqu'on dure, on se fortifie toujours, même si les apparences sont contraires.

Je pense à toi nuit et jour. J'ai confiance, confiance.

Les puissances du mal sont grandes, mais celles du bien l'emportent ; et c'est pour cela que nous vivons. Et parmi ces puissances du bien et de l'amour, il faut comprendre tout ce qui nous entoure

de soins et d'affection. Je le sens bien à la voix de Julia, comme je le retrouve auprès de Marie-Lou et de Jean, et aussi de l'infirmière qui montre un tel dévouement pour toi.

Il me semble que te revoir me ferait aussi du bien. Mais pour cela il faut que je sois autorisé dans quelque temps, afin de te montrer que tu dois, toi aussi, aller vers la guérison.

En attendant ce jour il me faut t'embrasser de toute mon espérance, de toute ma foi, de toute mon âme et de tout mon amour.

Je remercie du profond de mon cœur *notre* chère Julia.

P. CH.



Lettre non datée.

Mon cher Edouard,

Voici un ami, le docteur Fatou, qui sait tout de mon cœur et du cœur. Il ne m'a pas autorisé à aller vers toi. Mais je te l'adresse, avec tout ce que tu aimes, et qu'il aime, le *Vieux Quartier*, les Deux Magots, les Tharaud. C'est un peu de moi qu'il

Cher Edouard

71

t'apporte, pensant recevoir par lui quelque chose de toi.

Je t'embrasse de tout mon cœur.

PIERRE.



Nogent-sur-Marne, 17 novembre 1937.

Mon cher Edouard,

Ce mot est pour t'embrasser !

Je savais bien que, très amicalement venu vers toi, le docteur¹ me rapporterait quelque chose. C'est d'abord ton baiser que je te rends ici, et qu'il m'a donné. Il m'a surtout exprimé l'espoir que je t'embrasserais, vers le mois de décembre, et bien amélioré. C'est le vœu qui sort joyeux de mon cœur, une de mes premières et tendres joies.

A toi de tout mon cœur et de toute espérance.

PIERRE.



1. Etienne Fatou, qui devait ramener Edouard à Paris, et avait eu la bonté de s'informer de son état en ami, et de lui dire surtout le mien.

Nogent-sur-Marne, 20 novembre 1937.

Mon cher Edouard,

Je suis si heureux que le docteur Fatou ait confirmé ce que nous pensions dans notre simplicité et avec la sagesse des nations. C'est que lorsqu'on a franchi le cap des 45 jours, on est presque hors du mal. Or il est bien franchi, pour toi comme pour moi. C'est donc à ce pauvre corps que le lit et les piqûres abîment, qu'il faut donner les réactions vitales nécessaires pour encourager ce muscle, qu'est le cœur, à reprendre son petit travail. Ici le moral peut beaucoup sur le physique, et j'espère que l'idée que tu seras bientôt au point où j'en suis te donnera courage. Pour être des cardiaques, nous le sommes bien maintenant, et nous le resterons. Mais si l'on veut vivoter un peu parmi les papiers, les livres, c'est beaucoup, pour toi comme pour moi.

Et toi, tu as le bonheur d'avoir une fille, un gendre, et ta chère petite Françoise (je n'oublie pas Julia qui s'est imposée dans ces circonstances comme une épouse, et comme une femme de grand cœur ¹).

1. Je dois moi-même autant à Madame Pierre Champion que je pouvais le dire de Julia Champion.

Tu as cela ! Moi je n'ai que mes bouquins, qui sont après tout des papiers imprimés dans un certain ordre. Donc, pour cela, tu dois avoir mille forces de plus que moi-même (surtout pour cette petite Françoise qui te continue et te prolonge toi-même, et tout ce que tu aimes).

Voilà pourquoi, vieux frère, je pense qu'un jour ce qui nous inquiète, et nous a inquiétés, se dissipera comme un songe aux heures du matin.

C'est la prière que je t'adresse, et que j'adresse au Ciel, en t'embrassant tant de fois, sans oublier notre chère et vaillante Julia.

Ton vieux

PIERRE.



Nogent-sur-Marne, 22 novembre 1937.

Mon cher Edouard,

J'ai fait téléphoner aujourd'hui de la poste, car le téléphone ne marchait pas à la maison. François¹ me dit amélioration : c'est un bon commencement.

1. François Guillemin, mon camarade et mon serviteur, qui m'a soigné avec tant de dévouement, déguisé en infirmier.

Si la curiosité, — je ne dis pas le travail, pouvait revenir chez toi, tu trouverais tout de suite une grande ressource morale. Et je suis persuadé que Julia voudrait bien te seconder, et t'aider pour former tes dossiers. Le travail de l'esprit est un grand sauvetage, si cela t'est possible. Il m'a du moins bien consolé. Et je puis dire que j'ai trouvé dans le médecin ¹ un ami qui m'a compris en ceci, et peut-être moralement sauvé. Aujourd'hui encore, au milieu des ennuis de l'administration que tu devines quand on n'est plus là, et aussi de la très longue convalescence, dans l'isolement, j'ai trouvé, je le crois, des forces spirituelles à ma table de travail où l'on m'a laissé sans limite.

Ceci n'est évidemment qu'une indication. Mais tout vaut mieux ou que l'observation stérile que l'on peut faire de soi, ou que le cafard qui rôde dans les plis du temps. C'est un essai à tenter bientôt pour toi ; je l'espère du moins te disant simplement ce que j'ai ressenti, enfin mon expérience fraternelle.

La saison s'avance et les jours se prolongent sous la lampe. Je sais que ta maison est à l'abri du vent, ce qui est important près de la mer.

Enfin, mon cher Edouard, je suis d'ici tes efforts vers le mieux, que tu secondes comme il convient.

1. Etienne Fatou.

Et je t'embrasse de tout mon cœur, de toute mon âme, ainsi que notre chère Julia qui ne t'a pas quitté un instant, partageant tes fatigues et notre angoisse.
A toi et à elle de tout cœur.

PIERRE.



Nogent-sur-Marne, jeudi, 25 novembre 1937.

Mon cher Edouard,

Un jour un peu plus frais, mais encore éclatant de lumière. Je viens de descendre faire mon tour de jardin, et hier j'ai pu aller faire un tour... de Conseil Général. Je n'ai assisté à la séance que pour serrer la main aux préfets, et entendre notre président ; M. Langeron¹ m'a dit qu'il allait t'écrire, ainsi que notre cher Massard² qui ne savait pas que tu avais été alerté par la maladie.

Mardi j'ai vu Jérôme, toujours très jeune et souriant, lui sur le chemin de la Roumanie. Il a été si fraternellement heureux d'apprendre ton amélioration que je te le dis simplement, mais je crois qu'il

1. Le préfet de Police notre ami.

2. Armand Massard, conseiller du XVII^e arrondissement, ami de collègue d'Edouard Champion au Lycée Henri-IV.

va t'écrire, lui aussi. Ne te soucie pas d'ailleurs de ces correspondances, car j'ai dit que tu ne pouvais encore répondre.

Si tu pouvais retrouver un peu d'appétit ce serait un signe excellent. Car, tu le verras bientôt, on se relève bien vite, au point d'oublier son mal. C'est une loi de la nature, souvent assez cruelle pour être bienfaisante en cela.

J'avoue que je ne prends plus le même intérêt aux mêmes choses. La vie publique, par exemple, qui s'éloigne, avec ses batailles qui paraissent stériles et puérides, et beaucoup trop chargées de vaines passions. Mais la table de travail a toujours du bon. Et le cœur y bat plus également, plus librement.

Mon cher Edouard, tant d'amitiés autour de toi me font toujours plaisir (comme hier j'en fus témoin) et confirment ma confiance en ce retour à une vie normale que je voudrais pour toi et les tiens.

Je t'embrasse de tout mon cœur, et notre chère et vaillante Julia qui s'est montrée d'un tel dévouement.

A toi de mon amour.

PIERRE.



Paris, samedi 27 novembre 1937.

Mon cher Edouard,

J'ai pu avoir de tes nouvelles à la fois par le docteur Fatou et par notre chère Julia. Il me semble que tu es arrivé à un point un peu angoissant d'où l'on part pour le mieux et pour la guérison. Bien des choses le montrent chez toi, comme la curiosité de l'esprit, et l'intérêt que tu as donné à ce qui faisait, il y a quelques mois seulement, ton activité ¹. Je pense que tu as vu le catalogue de Clément-Janin ². J'ai ce catalogue à ta disposition.

Je n'ai pas été trop fatigué de mon escapade au Conseil Général. Mais les adjoints me demandent de retourner à la Mairie. Car on passe vite et les ambitions se révèlent, tandis que pour nous ce mot n'a évidemment plus aucun sens !

Le soir, je suis toujours assez fatigué, avec les mains un peu lourdes, des fourmillements dans les doigts. Mais debout je ne suis pas mal. Et sans

1. Edouard avait redemandé ses dossiers pour terminer son cinquième volume sur la *Comédie-Française*.

2. Il y avait de fort beaux autographes des romantiques qui l'enchantaient.

monter les escaliers, j'ai fait hier le tour des écoles neuves de Nogent. Il fallait se montrer un peu, si peu montrable que l'on soit.

Je voudrais savoir que la semaine prochaine, avec l'augmentation de l'urine et l'eau retirée du poumon, tu te sentiras décidément mieux. Vois, autour de toi on a la plus entière confiance.

Je voudrais bien aller te dire bonjour, et être autorisé prochainement à le faire. Il me semble que ce serait une telle joie pour moi. Et te montrer aussi que de ces histoires-là on se tire. C'est le vœu que je forme pour nous deux en t'embrassant bien tendrement, du profond de mon cœur, en te disant toujours : du calme, confiance et courage.

Je t'embrasse encore, ainsi que Julia, fort tendrement.

Pierre CHAMPION.



Nogent-sur-Marne, 30 novembre 1937.

Mon cher Edouard,

Je viens d'avoir de tes nouvelles par ta très dévouée infirmière. Elle me dit qu'il y a un petit manquant d'urine. Je sais que la chose m'est arrivée

dans les premiers jours de mon mal, et je me souviens que j'ai bu avec beaucoup de profit de la feuille de maïs. C'est un remède très simple mais de grand effet.

Je pense que si tu avais besoin du docteur Fatou, Julia le redemanderait, car il est si dévoué, si humain. Et il me parle de toi comme d'un frère.

Cela m'est doux. Plus doux serait de pouvoir prendre une partie de ton mal, et de se mettre à deux pour le porter. Mais cela dépend du bon Dieu. Je le prie chaque soir pour toi, pour qu'il enlève ta souffrance et te rende à la santé et à nous tous.

Ma confiance est d'ailleurs inébranlable. Entouré de soins, d'affection de la part des tiens, ayant passé de mauvais jours sans doute, mais des jours nombreux, un mieux se produira pour toi.

Je le désire et je l'espère.

Ce matin j'ai fait une courte apparition à la mairie où je me suis rendu en voiture, car il fait assez froid, et de la gelée blanche. Je ne dirai pas que les choses administratives présentent pour moi un grand intérêt maintenant, car il faut beaucoup d'activité.

Combien je voudrais savoir que toi aussi tu pourras reprendre bientôt tes occupations, et surtout te promener parmi tes beaux livres et tes manuscrits ! Car c'est là aussi ta vie et ton œuvre.

Tous mes vœux, cher Edouard. Je t'embrasse

de toute ma tendresse fraternelle, sans oublier notre chère et dévouée Julia.

PIERRE.



Paris, 2 décembre 1937.

Mon cher Edouard,

Je viens d'avoir une communication du docteur Fatou qui t'a visité hier.

Je ne puis pas te cacher qu'il te trouve *en bien meilleur point*. J'ai compris qu'il avait assisté à une petite dépression de ta part, au point de vue moral. Et il m'a dit que cela n'était pas justifié. J'entends bien que ces escarres, cette diminution physique, cette servitude de l'homme au lit, sont défavorables. *J'en ai souffert. Je te comprends*. Mais la dépression n'arrange pas les choses. Et tu risques de t'abîmer.

Ton cœur tient. 120 pulsations : c'est ce que j'ai eu pendant plus d'un mois. La tension a varié aux environs de 10 pendant bien longtemps pour passer à 11. Alors j'ai regagné. Mon cher vieux, pour l'amour que l'on a pour toi, conserve bien la confiance et ne t'abandonne pas. Jamais je n'aurais voulu t'écrire cela, si Fatou n'avait pas été un témoin

Cher Edouard

de ma résurrection, et s'il n'avait pas juré qu'il ferait pour toi ce qu'il a fait pour moi, même si le cas est un peu plus difficile. J'ai su par Julia qu'elle se proposait de t'aider dans ton travail¹. Voilà qui est bien.

Une chose m'inquiétait, car elle m'a bien tourmenté à la maison de santé, c'est l'œdème et l'urine. Fatou m'a dit que tu as pissé plusieurs litres. C'est donc *magnifique*, et tu n'as plus d'enflure aux jambes. *Bon signe*, vieux frère, excellent. Courage et confiance, je t'en prie. Il y a les soins, il y a nos prières. Tu guériras, tu sortiras peut-être bientôt du Touquet. Cela encore, Fatou me l'a dit. C'est donc une grande Espérance !

Je t'embrasse du profond de mon cœur et de mon âme. Sans oublier notre chère Julia. Miquette² se joint à moi.

PIERRE.



1. Le volume sur la *Comédie-Française*.

2. Fernande Laperrière, la servante de la famille, nommée *Miquette* par Edouard, en souvenir de la pièce de Flers et Caillavet, un succès de notre jeunesse.

Paris, 3 décembre 1937.

Mon cher Edouard,

J'ai vu longuement, très longuement notre ami Fatou, car j'espère qu'il sera bientôt le tien, et il veut te sauver. Il m'a dit ta grande souffrance qui vient des *escarres*. C'est atroce, mais superficiel¹. On peut guérir et améliorer en quelques jours. Il s'est renseigné encore auprès d'une grande infirmière qui connaît les détails de cette maladie, ou plutôt du trop long séjour au lit, mieux qu'un médecin.

Mais pour l'*essentiel*, qui demeure la crise cardiaque, il voit une chose analogue à ce que j'ai eu, qu'il considère déjà comme bien améliorée. Il m'a fait le compte de l'urine, le rapport de la disparition de l'œdème. Et cela apparaît si en progrès à ses yeux qu'il pense pouvoir bientôt te ramener ici, dans un milieu différent, où nous serons l'un près de l'autre.

Pour cela, cher Edouard, il faut t'aider sérieusement, en reprenant l'appétit de la vie, nécessaire à la vie, indispensable à la guérison.

1. J'entends encore le pauvre Edouard me dire : « Je suis l'écorché de Ligier Richier, tu comprends, ne regarde pas. »

On va te soulager dans les escarres ; le docteur fera tout.

Il m'a dit et le sain dévouement de ta femme qu'il admire, et les soins remarquables, incessants de l'infirmière.

Imagine bien, vieux frère, qu'il y aura autour de toi un complot pour te tirer d'affaire. Fatou le veut et l'espère. Il m'a dit que ton cœur avait tenu remarquablement dans une période de crise à laquelle il a assisté. C'est bon signe. Mais il ne faudrait pas jouer avec ces émotions qui te fatiguent.

Mon cher vieux frère, j'ai connu aussi cette déchéance qu'est la maladie. Moi aussi j'ai souffert du plat bassin, etc... Et j'ai commencé de vivre délivré de ces petits soins qui nous paraissent répugnants, mais qui sont naturels aux gens qui ont du cœur, qui te comprennent et qui te soignent, et qui veulent te tirer du désespoir où tu glisses parfois.

Tu souffres, hélas ! et c'est bien tout ce que l'on peut dire. Mais tu souffriras beaucoup moins, soigné de ces escarres. Et l'organisme est plus fort et plus vigoureux que tu l'imagines. Les ressources de la nature sont l'espérance infinie. Elle rebâtit ce qu'elle a détruit avec la même facilité. Moi je dis confiance, et surtout dans cette espérance d'être bientôt près de toi, t'embrassant vraiment.

PIERRE.

Nogent-sur-Marne, 6 décembre 1937.

Mon bien cher Edouard,

On me dit ta crise de dimanche. Mais Fatou m'assure qu'elle est passée. Et il espère, comme nous tous.

Je suis tout près de toi, et je pense aussi à tes souffrances, toujours prêt à les prendre à ta place !

Regarde autour de toi : tant d'amour et de soins pour te sauver, depuis ta chère femme, ta bonne infirmière, et cette chère Marie-Lou que je sais près de toi, tous ceux qui te soignent. Et moi aussi, ton frère qui t'aime. Tous ont courage et espérance. Le bon Dieu de nos parents ne t'abandonnera pas non plus.

C'est dans cette grande espérance que je t'embrasse du profond de mon cœur, cher vieux, et toujours avec l'idée de te revoir.

PIERRE.



Nogent-sur-Marne, mardi 7 décembre 1937.

Mon cher Edouard,

J'ai su que la nuit avait été meilleure et que tu avais pu uriner.

Demain tu verras le docteur Fatou. Je sais aussi par lui, — et avec quelle joie, — que tu as des soins extraordinairement affectueux et attentifs, aussi bien du docteur Chauvet que du docteur Pouget, aidés par ton excellente infirmière. Je voudrais qu'ils sachent la reconnaissance à laquelle ils ont droit de tout notre cœur. Tu vois qu'il faut avoir confiance à la fois dans la science et dans l'amour que tous les deux mettent à ta disposition.

Vois-tu, j'ai toujours confiance.

Les vieux soldats que nous sommes tiennent et ne désespèrent pas. Songe à Tavannes¹, cher vieux frère, et quand tu étais à la mitrailleuse². Là aussi tu as été protégé.

Tu le seras encore parce que tu représentes malgré

1. Au secteur du Tunnel de Tavannes, près de Verdun, où Edouard passa de terribles journées en 1915.

2. Sous-lieutenant au 26^e chasseurs à pied.

tout beaucoup de force, d'avenir, de bonté humaine et rayonnante.

J'avais craint un moment que le milieu de la forêt et le voisinage de la mer ne te convinssent pas¹. Car pour moi je crains le vent, surtout la nuit. Mais c'est là une impression personnelle. Et ceux qui veillent sur toi, avec amour et vigilance, sont de meilleurs juges. Enfin nous sommes tous dans la main de Dieu !

Qui médite sur la vie et ses risques possibles s'enfonce dans la nuit. Et nous ne devons que regarder devant nous, vers la lumière et l'espérance.

C'est dans ce sentiment que je t'embrasse de tout mon cœur, sans oublier ta vaillante femme, et la très exquise Marie-Lou.

Encore une fois ma gratitude à ceux qui te soignent et t'entourent d'une vigilante affection, je veux dire les docteurs Chauvet et Pouget, et ta maternelle infirmière.

Ton vieux frère qui t'embrasse encore.

PIERRE.

1. Edouard Champion avait été frappé au Touquet au mois d'août 1937 d'une thrombose de l'aorte.

ENVOI

CHER EDOUARD,

Les voici tes lettres, puisque tu me les as demandées à travers l'éternité. Ce pauvre petit paquet que tu as toujours eu à portée de ta main, retenu par un cordon élastique ! A aucune de ces lettres tu ne pouvais répondre puisque tu n'as jamais écrit depuis le coup qui te frappa ; et moi, bien malade encore, je t'ai écrit sans imaginer exactement quel était ton mal, mais afin d'être plus près de toi, et de te crier courage.

C'est donc un vœu que je remplis aujourd'hui, m'en excusant auprès des autres. Et tu m'as dit aussi que tu voulais vivre encore dans notre amour fraternel, me demandant de publier, en manière d'adieu, la liste des amis d'Edouard, et ta bibliographie, un livre, un gros livre peut-être...

Ce livre, un autre l'écrira ; je n'en ai pas le cœur.

Cher Edouard, tu étais mon cadet, mais à un tel point mon aîné par l'expérience, la maturité, la force,

a réussite. Il me semble que nous avons tout partagé : nos amitiés, nos admirations, nos bonheurs et nos misères, la guerre de France et la lumière du Maroc, nos souvenirs d'enfance, nos maîtres, l'amour des livres. Mais ton chef-d'œuvre demeurait l'amitié, dont tu étais, frère, le démon et le génie, se manifestant dans les mille réussites de ton esprit agissant, créateur, plein de bonté, infiniment vivant, heureux, aimant, aimé.

Je pense que le portrait qui sera tracé de toi un jour le sera dans cet esprit, pour se trouver ressemblant.

Des amis d'Edouard, Pierre doit lier la dernière gerbe.

ADIEU

PAR EMILE HENRIOT.

*Cher Pierre, avec ma tristesse et mes
amitiés.*

E. H.

Il faut donner un adieu à ce pauvre Edouard Champion, mort cette semaine, avant l'âge. C'était un compagnon délicieux, et un éditeur singulier : un éditeur qui aimait les livres. Il en avait vendu, et il en achetait. Sa bibliothèque était une des plus belles de Paris ; et sa collection de manuscrits rares, une merveille. Il ne se contentait pas de rassembler les inédits de Stendhal et de Chateaubriand ; il s'était fait leur éditeur. C'est à lui que nous devons la *Correspondance générale* de René, les grandes éditions des *Œuvres complètes* de Beyle, de Mérimée et de Nerval. Le malheur des temps a voulu que ces excellentes entreprises fussent arrêtées avant l'achèvement, puisqu'il n'y a pour les érudits pas moyen de finir en 1938 ce qu'ils

ont entrepris en 1911. N'importe ! Ce qui a été fait l'a été bien. Des jours meilleurs permettront peut-être à ces *Œuvres complètes* de le devenir. Les espérances de l'esprit ont devant elles l'éternité.

Je le revois, le cher Edouard Champion, dans la librairie paternelle du quai Malaquais. Ç'aura été la dernière librairie savante et conversationniste, à l'ancienne mode, où l'on n'avait pas besoin, pour entrer, d'être un opulent amateur. Il suffisait d'être curieux pour y être bien accueilli. Edouard y avait hérité les traditions courtoises de son père Honoré, hôte affable des Immortels bibliophiles du jeudi, qui, au sortir de l'Institut, avaient coutume d'entrer se divertir en devisant dans la cité des livres, une fois achevé le travail hebdomadaire du Dictionnaire ou menée à bonne fin l'élection. Là j'ai vu, comme chez eux, maniant le manuscrit à miniature et le maroquin aux armes, Anatole France et Bourget, Bédier, Barrès et Boylesve et Régnier ; d'autres fois Maurras ou Gourmont. Et mon jeune âge y fut charmé d'apprendre, en face des rayons chargés de six siècles de littérature, que ces beaux écrivains si admirés étaient aussi de parfaits savants.

A ces anciens familiers de sa maison Edouard Champion en avait adjoint quelques autres, deve-

nus par la suite innombrables : tout ce qui a compté depuis vingt-cinq ans dans nos lettres, il l'a fait sien, l'admiration étant pour lui le synonyme de l'amitié. Et, pour donner à celle-ci cette forme durable de témoignage qui n'appartient qu'à la seule chose imprimée, il imagina, un jour d'aimable fantaisie, une petite collection de minces brochures, où chacun de ses amis serait représenté par un menu texte de sa main. C'est ainsi que naquit, en 1911, cette charmante collection des *Amis d'Edouard*, qui eût ravi Jean de Tinan et pleinement satisfait « son goût pathologique des plaquettes », et qui est devenue aujourd'hui rarissime, n'ayant jamais été mise dans le commerce. Champion avait demandé à Anatole France une pensée sur l'amitié. France, qui ne s'est rien cassé ce jour-là, lui fournit celle-ci : « Les amis d'Edouard sont les plus aimables amis du monde. » Chacune des lettres de cette phrase mémorable inscrite au dos de chacun des volumes de la collection, les volumes rangés dans leur ordre sur un rayon donnaient à lire la devise, bientôt augmentée des treize lettres de la signature du maître, soit treize brochures supplémentaires. Ensuite de quoi, la série n'étant point achevée, on ajouta la date, le nom de l'imprimeur et de sa ville ; et une petite phrase de surcroît. Si bien que pour être assuré de posséder

la collection complète des *Amis d'Edouard* il y faut pouvoir lire exactement ceci, à raison d'un volume par lettre ou signe typographique : « Les amis d'Edouard sont les plus aimables amis du monde Anatole France à Edouard Champion ami des livres et des dames. A Paris et à Abbeville (Somme), imprimerie Frédéric Paillart. 1911-1933. Merci. » Soit cent soixante-quatre plaquettes, dont la dernière est, me dit-on, sous-pressé (c'est un inédit des Tharaud). Pauvre Edouard, qui ne l'aura pas vue imprimée ! Il meurt sur ce dernier mot de *merci*. C'est tout lui.

Ne croyez pas que le petit nombre du tirage de ces délicates brochures, ô bibliophiles ! fasse tout l'attrait de la collection, introuvable et destinée à être donnée aux amis de son éditeur. Il faut savoir qu'elle contient, en édition originale, quelques insignes raretés des meilleurs écrivains de ce temps, qu'on ne rencontrerait pas ailleurs, ou qui sont nées là, parfois pour une éclatante fortune, comme *la Comédie de celui qui épousa une femme muette*, d'Anatole France, l'essai sur *la Poésie pure*, de l'abbé Bremond, *Orages* de Mauriac, l'*Ernest Renan* de Barrès, ou *Une Conquête méthodique* de Valéry. Gourmont, Maurras, Régnier, Bourget, Duhamel, Tharaud, Maurois, Bordeaux, Colette et Gérard d'Houville y figurent, et Lyautéy, et Jules Romains.

Et j'en passe ! Il y a des fragments inédits de Baudelaire, de Renan, et même un conte perdu de Perrault, « retrouvé » à s'y laisser prendre par notre cher et bien regretté Marcel Boulenger. Quelle charmante bibliothèque de curiosités ! Et pour les amateurs de colifichets, quelle source de plaisir et de convoitises ! — Un jeu, peut-être, mais qui témoigne un grand amour de la littérature à travers ce goût des pièces fugitives. L'actif et hier encore si vivant, hélas ! Edouard Champion a réellement bien mérité d'elle. Mais ses amis ne recevront plus de mois en mois les jolis petits volumes à couverture bleu lavande qu'il avait plaisir à leur adresser, en signe d'amitié, en l'honneur de la poésie. La série est close.

Emile HENRIOT.

« LES AMIS D'ÉDOUARD »

- L** 1. *La Maîtresse Servante*, par Maurice BARRÈS.
E 2. *Pour Psyché*, par Charles MAURRAS.
S 3. *Digression peacockienne*, par Francis DE MIOMANDRE.
A 4. *Les Préservatifs des dangers de l'amour à travers les âges*, par le Dr LE PILEUR.
M 5. *Prisme étrange de la maladie*, par François PORCHÉ.
I 6. *Je sors d'un bal paré...* par Remy DE GOURMONT.
S 7. *Un Professeur de snobisme*, par Jacques BOULENGER.
D 8. *La Comédie de celui qui épousa une femme muette*, par Anatole FRANCE.
É 9. *Regards sur le nid d'un rossignol de murailles*, par André ROUYEYRE.
D 10. *Le Suicide*, conte, par Fernand VANDÉREM.
O 11. *Églogues imitées de Virgile*, par Émile HENRIOT.
U 12. *Hommage au Général Charette*, par Jérôme et Jean THARAUD.
A 13. *Les Œufs*, de Charles PERRAULT, publié par Marcel BOULENGER.
R 14. *Jean Lorrain*, par Octave UZANNE.
D 15. *M. Ernest Renan dans la Basse-Bretagne*, par Charles LE GOFFIC.

- S** 16. *Les Leçons de Florence*, par Jean LONGNON.
- O** 17. *La Veille de la Sainte Agnès*, par John KEATS, trad. de Mme la Duchesse de Clermont-Tonnerre.
- N** 18. *En marge des « Confidences »*, par Louis BARTHOU.
- T** 19. *Le Tasse à l'Abbaye de Châalis*, par Louis GILLET.
- L** 20. *A Antoine*, par Edmond ROSTAND.
- E** 21. *Le Miracle*, par Georges DUHAMEL.
- S** 22. *Mon premier grand chagrin*, par Pierre LOTI.
- P** 23. *Stendhal*, par UN DES QUARANTE
- L** 24. *Hommage à Stendhal*, par Édouard CHAMPION.
- U** 25. *Stendhal*, par Anatole FRANCE.
- S** 26. *Alain-Fournier*, par Edmond PILON.
- A** 27. *La folle Journée*, par Émile MAZAUD.
- I** 28. *Retour des Drapeaux*, par le Maréchal LYAUTEY.
- M** 29. *Les « Harmonies » toscanes*, par Gabriel FAURE.
- A** 30. *Sur le Nil*, par Louis BERTRAND.
- B** 31. *A Jérusalem : le Jeudi Saint de 1918*, par Henri MASSIS.
- L** 32. *La Soirée perdue*, par Eugène MONTFORT.
- E** 33. *Gabriel-Tristan Franconi*, par Fernand DIVOIRE.
- S** 34. *La Belle de Haguenuau*, par Jean VARIOT.
- A** 35. *Dédicaces*, par Paul ADAM, avec une introduction de P[aul] V[aléry].
- M** 36. *Amazones*, par Eugène MARSAN.
- I** 37. *Gustave Flaubert*, par Paul BOURGET.
- S** 38. *A Rudyard Kipling*, par la Comtesse de NOAILLES.

- D** 39. *Lyautey l'Africain*, par Claude FARRÈRE.
- U** 40. *Ausonia Victrix*, par Pierre DE NOLHAC.
- M** 41. *Le Grenier de Dame Celine*, par Gaston PICARD.
- O** 42. *Le Cœur parmi les choses*, par Georges GRAPPE.
- N** 43. *Sulpicia. Tablettes d'une Amoureuse*, publiées par Thierry SANDRE.
- D** 44. *Alfred de Musset au Théâtre*, par André SUARÈS.
- E** 45. *Une promenade dans Rome sur les traces de Stendhal*, par le Comte PRIMOLI.
- A** 46. *Ma pièce préférée*, par Maurice BOISSARD, avec quatre dessins d'André Rouveyre.
- N** 47. *Ernest Renan*, par Maurice BARRÈS.
- A** 48. *Valentine de Milan. Christine de Suède*, deux énigmes historiques, par Ernest RENAN.
- T** 49. *Les trois fils de Madame de Chasans*, par Henri DE RÉGNIER.
- O** 50. *Tartine*, par Jean PELLERIN, avec préface de Francis CARCO.
- L** 51. *Les Livres d'André Gide*, par Raoul SIMONSON et Robert DORÉ, avec un fragment inédit de l'auteur.
- E** 52. *Ernest Renan*, par Raymond POINCARÉ.
- F** 53. *Ma dernière visite à Loti*, par Claude FARRÈRE.
- R** 54. *Amara le Forçat. L'Anarchiste*, par Isabelle EBERHARDT.
- A** 55. *Par la faute de M. de Balzac*, par André MAUROIS.

- N** 56. *La Poésie dans nos Poètes*, entretien avec Charles MAURRAS, par Frédéric LEFÈVRE.
- C** 57. *Hommage d'un Lorrain à un Lorrain*, par le Maréchal LYAUTEY.
- E** 58. *Maurice Barrès*, par Léon BÉRARD.
- A** 59. *L'Enlèvement sans clair de lune*, par Tristan DERÈME.
- É** 60. *Un grand Maître n'est plus*, par Jérôme et Jean THARAUD.
- D** 61. *Aux maisons de Barbey d'Aurevilly et de Balzac*, par Paul BOURGET.
- O** 62. *A travers les Villes en flammes*, par Paul CLAUDEL.
- U** 63. *La Cousine Émilie*, par André RIVOIRE.
- A** 64. *Le Culte de Balzac*, par Marcel BOUTERON.
- R** 65. *Deux hommages. Ronsard et Henry Becque*, par Robert DE FLERS.
- D** 66. *Clémence Isaure et la Poésie*, par Henry BORDEAUX.
- C** 67. *La Princesse, (1907-1921)*, par Charles DERENNES.
- H** 68. *Visite aux Canadiens Français*, par François PORCHÉ.
- A** 69. *Deux ans à Oxford ?* par Jean FAYARD.
- M** 70. *Souvenirs sur Remy*, par Jean DE GOURMONT.
- P** 71. *Épîtres plaisantes*, par Fernand FLEURET.
- I** 72. *Il faut parler le premier*, proverbe en un acte, par Gérard BAUER.
- O** 73. *Campagne d'Italie*, par Jean-Louis VAUDOYER.
- N** 74. *Une Conquête méthodique (1897)*, par Paul VALÉRY.

- A** 75. *Georges de Porto-Riche*, par Étienne REY.
- M** 76. *Treize Romances barbaresques*, par Pierre CAMO.
- I** 77. *Proverbe sans proverbe*, par André BILLY
- D** 78. *Tropes*, par Jacques DYSSORD.
- E** 79. *Stendhal célébré à Civitavecchia*, par Eugène MARSAN.
- S** 80. *Victor Hugo élève de Biscarrat*, par Louis BARTHOU.
- L** 81. *Le Jardinnet de Gaufrroy le Louche*, traduit en français, avec une introduction et des notes, par André THÉRIVE.
- I** 82. *Monsieur France, Bergeret et Frère Léon*, par Jérôme et Jean THARAUD.
- V** 83. *Couleur du Temps perdu*, par Philippe CHABANEIX.
- R** 84. *Orages*, par François MAURIAC.
- E** 85. *La Porte d'Azur*, poèmes (1909-1914), par Maurice LEVAILLANT.
- S** 86. *Vieille Garnison*, par André SALMON.
- E** 87. *Chez nos Frères du Canada*, par François PORCHÉ.
- T** 88. *Bonjour, Française !* par Pierre CHAMPION.
- D** 89. *Dialogues avec le Corps endormi*, par Jean SCHLUMBERGER.
- E** 90. *La Poésie pure*, par Henri BREMOND.
- S** 91. *Avec Gabriele d'Annunzio en mai 1915*, par Jean CARRÈRE.
- D** 92. *Clowns*, par Gérard d'HOUVILLE.
- A** 93. *Jules Tellier*, par Maurice MARTIN DU GARD.

- M** 94. *Le Treizain de la Nostalgie et du Déchirement*, par Charles LE GOFFIC.
- E** 95. *Poèmes d'Amérique*, par Emile RIPERT.
- S** 96. *Ne touchez pas aux noms des rues*, par Camille JULLIAN.
- 97. *Plus est en vous*, par Jean NOLESVE, précédé de l'Éloge du Voyageur, par Kikou YAMATA.
- A** 98. *Une colère de Charles Baudelaire*. Lettres inédites présentées par Jacques CRÉPET.
- P** 99. *Stendhal et le Petit Ange*, par Paul ARBELET.
- A** 100. *Louis Pasteur. Le Cardinal Mercier*, par Georges GOYAU.
- R** 101. *Marie Bashkirtseff*. Dernier voyage. Fragment inédit présenté par Pierre BOREL.
- I** 102. *Le Journal d'une petite Fille russe sous le Bolchevisme*, par J. KESSEL.
- S** 103. *Petite suite basque*, par Jean D'ELBÉE.
- E** 104. *Le visage de François Rabelais*, par Abel LEFRANC.
- T** 105. *Chansons créoles*, par Armand GODOY.
- A** 106. *Paroles d'Amérique*, par Henry BÉRENGER.
- A** 107. *Les sept couches de Madame de Grignan*, par Gérard GAILLY.
- B** 108. *Azurine ou le Nouveau Voyage*, par René BOYLESVE.
- B** 109. *Journal d'une Demoiselle qui s'ennuie*, par Teresa DE LA PARA. Traduction de Francis DE MIOMANDRE.
- E** 110. *Paysan de France*, par Marcel PRÉVOST.

- V** 111. *Pierre Loti quand je l'ai connu*, par Claude FAR-
RÈRE.
- I** 112. *Alphabet de la Fleur*, par Jean LEBRAU.
- L** 113. *Retour d'Amérique*, par Édouard CHAMPION.
- L** 114. *Adolphe Van Bever*, par Paul LÉAUTAUD.
- E** 115. *Pourquoi nous portons l'épée*, par Camille JULLIAN.
- (** 116. *Jules Romains*, par Maurice COURTOIS-SUFFIT, avec
4 pages inédites de JULES ROMAINS.
- S** 117. *A la Cathédrale de Reims*, par Édouard HERRIOT.
- O** 118. *Conseils à un jeune Français partant pour l'Angleterre*,
par André MAUROIS
- M** 119. *Kéroubinos*, comédie en un acte, en vers, par
Gabriel NIGOND.
- M** 120. *Christine*, par Julien GREEN.
- E** 121. *Sous mes yeux*, par Georges de PORTO-RICHE.
-)** 122. *Le supplice des Bourgeois de Premz*, par Louis
DE ROBERT.
- I** 123. *La grâce du Romantisme sage (Armand de Melun et
Sophie Swetchine)*, par le baron E. SEILLIÈRES.
- M** 124. *Lamartine*, par Georges LECOMTE.
- P** 125. *Pierre de Lune*, par Vicente BLASCO IBANEZ.
- R** 126. *Une victime royale : Ferdinand de Roumanie*, par la
Princesse BIBESCO.
- I** 127. *Discours aux Ecosais*, par Édouard CHAMPION.
- M** 128. *Evocations de Flandre*, par Léon BOCQUET.
- E** 129. *Le beau mariage France-Italie*, par Marcel BOU-
LENGER.

- R** 130. *Pour le 5^e centenaire de l'Université de Louvain*, par Joseph BÉDIER.
- I** 131. *Renée Vivien*, par COLETTE.
- E** 132. *Dialogues socratiques*, par Abel HERMANT.
- F** 133. *Chez Marcel Proust : Snobs et Mondains*, par le Comte DE LUPPÉ.
- R** 134. *La Soif du Juste et du Bien*, conte berbère par le Dr Lucien GRAUX.
- É** 135. *Aux Commerçants français de Londres*, par Édouard CHAMPION.
- D** 136. *La Séduction Provençale*, par Jérôme et Jean THARAUD.
- É** 137. *L'Invasion au théâtre*, par Francis DE CROISSET.
- R** 138. *Le Souvenir de Marc Lafargue*, par Pol NEVEUX.
- I** 139. *La Voix*, par P. DRIEU LA ROCHELLE.
- C** 140. *Libération*, par Marc CHADOURNE.
- P** 141. *Oo Cocktail*, par Simonne RATEL.
- A** 142. *Ode à Monseigneur le Duc d'Orléans*, par Alfred DROIN.
- I** 143. *Le dernier projet littéraire de Maurice Barrès : Descartes et la Princesse Elisabeth*, par Gustave COHEN et G. Lucas DE PESLOUAN.
- L** 144. *Ma Légende*, par Paul MORAND.
- L** 145. *Une entrevue sur la critique avec Maurice Rouzaud*, par Jean COCTEAU.
- A** 146. *Souvenir de Paul Souday*, par Paul VALÉRY.
- R** 147. *La première sortie du Pape*, par Marcel BOULENGER.
- T** 148. *Notre vieille maison*, par le Comte Wladimir D'ORMESSON.

- . 149. *Clemenceau*, par Daniel HALÉVY.
- 1** 150. *Les Français en 1930*, par Paul HAZARD.
- 9** 151. *La Rime de Virgile et des Japonais*, par Tristan DERÈME.
- 1** 152. *Des Fleurs pour Araminte*, par DUSSANE.
- 1** 153. *Jacques Doucet*, par Marie DORMOY.
- 154. *Faire le Point*, par Jean PRÉVOST.
- 1** 155. *Débarcadères*, par Paul GÉRALDY.
- 9** 156. *La Maison de Loti*, par Sacha GUITRY.
- 3** 157. *Figures*, par Jean VALMY-BAYSSE.
- 3** 158. *Deux Amateurs de Peinture*, par Roland DORGELÈS.
- . 159. *Le Gouverneur de Kerguelen*, par Valéry LARBAUD.
- M** 160. *Notes sur la mise en scène*, par Emile FABRE.
- E** 161. *La Comtesse de Noailles*, par Fernand GREGH.
- R** 162. *Colloque à une voix*, par Gabriel BOISSY.
- C** 163. *España*, par Pierre LAGARDE.
- I** 164. *Les Morts perdues*, par Henry DE MONTHERLANT.
- !** 165. *Une famille Française (1735-1935)*, par Jérôme et Jean THARAUD.
- . 166. *Entretien avec Mussolini*, (septembre 1933), par Henri MASSIS.
- 167 et dernier. *Cher Edouard*, par J. Pouget, Edouard Bourdet, Henry Malherbe, J.-J. Tharaud, Emile Henriot et Pierre Champion.

HORS SÉRIE POUR LES AMIS D'ÉDOUARD BRIDGEURS :

De la Marque au Bridge-Plafond, par Pierre BELLANGER.

BIBLIOGRAPHIE

1900

ENTRETIENS AVEC M. SULLY PRUDHOMME, dans
la *Chronique des livres*, t. I, p. 230-236.

1902

ENTRETIENS AVEC MONSIEUR SULLY PRUDHOMME,
Nouvelle édition, 1902, in-18.

En faux-titre : M. Sully Prudhomme *dans sa retraite fleurie d'Aulnay*. Dédié : À mon frère Pierre. Tirage à cent exemplaires.

Charles Maurras avait repris pour la première fois (1900) cette Causerie politique dans le 2^me fascicule de son *Enquête sur la Monarchie*, pp. 69-72, où il fit un aimable portrait de son collaborateur de dix-sept ans « au visage vermeil et dont les grappes de cheveux clairs soulèvent le bord d'un feutre pointu ».

La maison de Sully-Prudhomme, située à Aulnay, habitée avant lui par Henri de Latouche, était voisine de la nôtre, où Honoré Champion s'était fixé, à deux pas de la Vallée aux Loups de Chateaubriand, alors la

propriété des La Rochefoucauld-Bisaccia. Nous accompagnions à la promenade le tendre et vieux poète, et il nous recevait dans la petite pièce où il endura tant de souffrances qu'il cherchait à oublier par la méditation.

LE TOMBEAU DE LOUIS MÉNARD, monument du souvenir élevé par M^{me} Juliette Adam, MM. Léon Barracand, Marcelin Berthelot, Gaston Boissier, Paul Bourget, Henri Chantavoine, Jules Claretie, François Coppée, Alfred Croiset, Gêrôme, Fernand Gregh, Vicomte de Guerne, Edmond Harau-court, José-Maria de Hérédia, Henri Houssaye, Huysmans, Eugène Ledrain, Charles le Goffic, Jules Lemaître, Pierre Louys, Marillier, Comte R. de Montesquiou, Pierre de Nolhac, Gaston Paris, Frédéric Passy, E. Pilon, Pierre Quillard, Henri de Régnier, C. Renouvier, Albert Sorel, Albert Vandal, E. de Vogué, Wallon, etc., etc., accompagné du portrait de Louis Ménard par René Ménard, Paris, Honoré Champion, 9, quai Voltaire, 1902, in-8°, 214 p.

Parmi les collaborateurs ne figurant pas sur la liste : Madame Jean Bertheroy, Jacques Bainville, Albert Mérat, Jules Breton, Léonce Depont, auteur d'un sonnet, notre professeur de français à l'école de la rue de Grenelle, Georges Perrot, A.-F. Héroid, J.-S. Barès, Francis Viellé-Griffin, Philippe Dufour, Camille Mauclair, Emile Blémont, Maurice Bouchor.

L'auteur annonce en préparation : *Essais sur la vie,*

l'action et l'influence littéraire de Louis Ménard, d'après ses œuvres, sa correspondance et ses contemporains.

Edouard rédigeait alors *Les Dimanches politiques et littéraires*, 101, rue de Richelieu, et une revue que nous avons fondée : *La Chronique des livres* (1900-1901).

1903

LES IDÉES POLITIQUES ET RELIGIEUSES DE FUSTEL DE COULANGES (d'après des documents inédits). Paris, Honoré Champion, 1903, in-8^o, 30 p.

Commentaire et publication d'une réponse de Fustel de Coulanges, à une critique de Louis Ménard sur son livre *la Cité antique* (7 avril 1868) ; réplique de Louis Ménard.

Documents importants communiqués à Edouard Champion par M^{me} Veuve Louis Ménard.

DE L'ÉDUCATION DES FEMMES par Choderlos de Laclos, auteur des « Liaisons dangereuses », publié d'après le manuscrit de la Bibliothèque Nationale avec une introduction... suivi de notes inédites de Charles Baudelaire. Paris, Librairie Léon Vanier, éditeur, A. Messein, Succ^r, 19, Quai Saint-Michel, 1903, in-12, 146 p.

L'auteur annonce en préparation : *Gérard de Nerval, son œuvre et son temps.*

En marge de Perrault, contes et légendes.

Mon exemplaire porte : *A mon excellent collaborateur*

maître et ami, à Pierre Champion, affectueux souvenir de son frère. EDOUARD CHAMPION, 2 octobre 1903. J'avais seulement exhumé et copié le dossier concernant Laclos aux Archives Nationales. L'ouvrage est dédié : *à Monsieur Alfred Bégis, bibliophile, hommage de reconnaissance*, E. C. Il avait fourni à Edouard la belle note inédite de Charles Baudelaire.

1904

ITINÉRAIRE DE PARIS A JÉRUSALEM, par Julien, domestique de M. de Chateaubriand, publié d'après le manuscrit original appartenant à M. Lesouëf, avec introduction et notes par Edouard Champion, accompagné de fac-similés. Paris, VII^e, Librairie spéciale pour l'histoire de France, Honoré Champion, éditeur, 9, quai Voltaire, 1904, in-12, de VIII, 127 p. (Imprimerie de J. Dumoulin).

Dédicace à Madame la duchesse de la Rochefoucauld-Bisaccia, châtelaine de la Vallée aux Loups.

Le manuscrit, qui est aujourd'hui à la Bibliothèque de Nogent, avait été découvert par mon père. J'ai dessiné le petit saint de bois, dans la chambre d'Edouard à Aulnay, qui sert de justification de tirage.

Je possède l'exemplaire d'Edouard dédié à notre grand'mère : « A ma bonne grand'mère Gérard ce *cinquième enfant* de son petit-fils bien affectueux EDOUARD CHAMPION. »

1910

UN PROJET DE LACLOS SUR LA NUMÉROTATION DES
RUES DE PARIS. Paris, H. Champion, in-8°, 7 p.

1913

NOTES SUR UN RECUEIL FORMÉ PAR PHILIBERT
DE PINGON. Paris, E. Rahir, 1913, in-8°, 12 p.

Extraits des *Mélanges Picot*.

L'ouvrage annoncé était dans la bibliothèque de Honoré Champion. L'auteur de ces notes était Philibert de Pingon, historien et géographe savoyard, alors élève de l'Université de Paris, et du Collège de France où il entendit Guillaume Budé. J'avais signalé à Edouard la note relative à ce vieux maître, qui le montrait tirant lui-même l'eau de son puits, qu'il buvait dans sa maison de Paris. Cette notice nous est commune.

1914

LES VITRAUX DE RICHARD BURGSTHAL, dans
l'Art et les Artistes (juillet 1914).

Compte-rendu d'une visite faite à Richard Burgsthal : « Nous sommes chez Richard Burgsthal, devant le four et le marbre, devant le sable et les creusets. R. Burgsthal a composé les formules et les mélanges, et il a construit le four ; il est son dessinateur, son fondeur, son ouvrier... ». L'artiste travaillait à recréer les vitraux de l'abbaye de Fontfroide, acquise en 1908 par M. et

M^{me} Fayet. Le maître verrier demeurait alors dans une maisonnette au flanc d'un coteau, non loin de Château-neuf, dans la vallée de la Bièvre.

1917

DISCOURS PRONONCÉ PAR LE SOUS-LIEUTENANT EDOUARD CHAMPION, PRÉSIDENT DU COMITÉ STENDHAL, AUX OBSÈQUES DE MONSIEUR ADOLPHE PAUPE, au cimetière de la Chapelle, le 23 février 1917, avec un portrait. Mâcon, Protat frères, 1917, in-8^o, 6 p.

Edouard Paupe était l'auteur de l'*Histoire des Œuvres, la Vie littéraire*, et de la monumentale édition de la *Correspondance* de Stendhal, homme d'une grande érudition stendhalienne, collaborateur des *Œuvres complètes*, vieil ami de Gourmont.

CHATEAUBRIAND ET LES DAMES DE LA HALLE. Correspondance inédite, in-8^o avec fac-similé hors texte, 1917, in-8^o de 16 p.

A propos de la naissance du duc de Bordeaux.

1920

Paul Bourget, STENDHAL. Discours prononcé le 28 juin 1920 à l'inauguration du Monument, suivi du discours de M. Edouard Champion et d'une bibliographie. Paris, Librairie ancienne Honoré Champion, 5, quai Malaquais, 1920, in-8^o, 54 p.

Un premier tirage a été publié dans la collection des amis d'Edouard, n° 23 : *Hommage à Stendhal*, Abbeville, imprimerie Paillart, in-16, 24 p.

1926

LE SIRE DE BEAUMANOIR, lettres inédites de Gaston Paris et de H. Bordier, 1926, in-4°, de 17 p.

Lettres inédites de Gaston Paris et de Henri Bordier dont le dossier avait été formé par Honoré Champion.

UN NOUVEL EXEMPLAIRE ANNOTÉ DES *Promenades dans Rome* (édition du *Stendhal Club*). Paris, 1926, in-8°, de 15 p.

Notes de Stendhal sur son exemplaire de la 2^e édition (Bruxelles, chez Hauman, 2 vol. in-12) qui a appartenu au Marquis de la Baume. Aperçu des principales notes l'enrichissant.

1927

RETOUR D'AMÉRIQUE, avec une introduction de M. P. Peixotto. *Les Amis d'Edouard*, n° 113. L., Abbeville, Paillart, in-16°, 73 p.

Discours prononcé à l'*American Club* de Paris, le 3 mars 1927.

« Ce discours a été pris en sténographie ; je lui laisse cette forme sans prétention ». Note de l'auteur.

Relation du voyage que fit Edouard Champion aux universités d'Amérique ; souvenirs à propos des conférences qu'il y donna, et où il montra une telle vitalité, une véritable et cordiale éloquence qui suscitèrent l'enthousiasme et lui valurent tant d'amitiés.

DISCOURS AUX ECOSSAIS. Abbeville, impr. Pailart, 1927, in-16, 29 p. (*Les Amis d'Edouard*, n° 127).

Discours prononcé le 30 novembre 1927 au banquet de la Saint André donné par la Société calédonienne de France.

L'auteur rappelle l'histoire mêlée de l'Ecosse et de la France écrite par Francisque Michel, le souvenir de Jeanne d'Arc... « Mon titre à parler devant vous : Je les ai vus (vos soldats) ressemblant à nos poilus comme des frères... Combien sont-ils maintenant qui reposent dans nos cimetières du front... Qu'ils reposent en paix : ils ont bien mérité de nos deux patries... »

LE LIVRE AUX ETATS-UNIS (tirage à part de la *Revue des Deux-Mondes* des 15 mai et 1^{er} juin 1927). Paris, typ. Philippe Renouard, in-8°, 33 p.

1928

AUX COMMERÇANTS FRANÇAIS DE LONDRES. Paris, Champion, 1928, in-16, de 21 p. (*Les Amis d'Edouard*, n° 135).

Causerie faite au déjeuner mensuel de mai de la Chambre de Commerce française de Londres.

« Paris et Londres sont maintenant si proches... Il n'est pas de plus noble commerce, Messieurs, que celui du libraire... Et si le livre est *français*, avec tout ce que j'entends de grâce et de force, n'est-il pas alors le meilleur, le plus zélé des commis-voyageurs ? Un livre c'est un missionnaire. Ç'a au moins été ma conception, mon seul guide dans le choix des manuscrits à éditer ».

1933

LE SOUVENIR DE JEHAN RICTUS, éloge prononcé par Edouard Champion le 17 novembre 1933 aux amis de 1914, ouvrage orné de portraits, de dessins, de fac-similés et suivi par LE BEL ENFANT, 1 poème fac-similé et inédit. Typographie aux dépens de l'Académie de la Coupole, Cent rue d'Assas à Paris. (Achévé de composer et d'imprimer le 20 février 1934 par la Typographie François Bernouard, directeur, 100, rue d'Assas).

Illustration : la chouette qui ornait le papier à lettre de Jehan Rictus (d'après Steinlen) ; fac-similé d'une lettre à M^{me} Jeanne Landre ; Portrait de Jehan Rictus avec quatrain inédit ; Dessin d'une lettre à M^{me} Bianchi ; Fac-similé de l'épigraphe des Soliloques du Pauvre (Collection Ed. Champion) ; dessin de squellettes (Coll. Jeanne Landre) ; fac-similé de lettre à Edouard Champion ; Jehan Rictus, nuit du 8 au 9 novembre 1933, Croquis de Marcelle E. Lioni ; Fac-similé d'un manuscrit de Jehan Rictus, le Bel enfant, avec croquis. Acte de naissance de Jehan Rictus,

Gabriel Randon, né à Boulogne-sur-Mer le 23 septembre 1867.

Dédicace à Pierre Champion : *à mon cher frère Pierre, et avec tant de souvenirs qui ne sont pas dans ce modeste reliquaire !* EDOUARD.

1934

LA POÉSIE DE CARCO, Communication faite à l'Académie de la Coupole devant les « Amis de 1914 », le 9 novembre 1934, avec un poème de Tristan Derème. Paris, Librairie Marceau (achevé d'imprimer le 10 décembre 1934 par Daupeley-Gouverneur, à Nogent-le-Rotrou).

« Bien qu'il ne figure pas dans l'*Anthologie* éditée par le *Mercur* de France, Carco peut être considéré comme l'un des meilleurs poètes d'aujourd'hui... »

Dédicace : *à Pierre, bonne année,* EDOUARD, 1935.

MONTHERLANT VIVANT, discours prononcé le vendredi 13 avril 1934 à l'Académie de la Coupole pour la réception de M. Henry de Montherlant, par Edouard Champion. Paris, librairie ancienne Honoré Champion, 1934, in-4°, 18 p. (Imprimerie Daupeley-Gouverneur, à Nogent-le-Rotrou).

Sous couverture verte à la manière des publications académiques de Firmin Didot.

LA COMÉDIE-FRANÇAISE (1^{er} JANVIER 1927-31 DÉCEMBRE 1932). MCMXXXIV, gr. in-8°, 464 p.

La maison — la maison au travail — la bibliothèque du Comédien.

Cet ouvrage est la suite des grands répertoires de Joannidès, rendus plus vivants et nourris de notes pour servir à l'histoire de la Comédie-Française.

Volume II (1935).

— ANNÉES 1933-1934. MCMXXXV, gr. in-8^o, 490 p.

Volume III, (1935).

ANNÉE 1935, avec de nombreuses illustrations. MCMXXXVI, gr. in-8^o, 408 p.

(Le retour à la Maison Neuve. — La question des retraites par M. Alexandre).

Vol. IV (1937).

ANNÉE 1936, avec de nombreuses illustrations. Paris, Librairie Stock, gr. in-8^o, 489 p.

1935

LES PHARES DU TOUQUET AU SIÈCLE DERNIER. Le Touquet, *Librairie Bonaventure*, 1935, in-8^o, deux illustrations.

1936

LE GOLF. Préface autographe du duc de Mouchy, Michel Carlhiau, Jean Dubar, Gustave Gounouilhou, comte Louis de Montgommery, Robert Wormser. Les ancêtres du jeu de golf, par Edouard Champion. L'envers du décor, par P. Canivet. Interviews par P. Ambroise. Vignettes et hors-

texte d'après les planches originales, spécialement dessinées pour l'ouvrage, par Ernest Kohl. Paris, Nouvelle Edition française, 1936, in-fol., 185 p., fig. en noir et en coul.

1937

LES ANCÊTRES DU JEU DE GOLF, gr. in-4^o, avec deux illustrations.

CHATEAUBRIAND ET GEORGE SAND, documents inédits, in-8^o.

STÉPHANE MALLARMÉ ET CAMILLE DE SAINTE CROIX, documents inédits.

*
* * *

Direction des *Œuvres complètes de Stendhal* (1913-1919). Co-direction avec M. Paul Arbelet (1919-1929), 27 volumes. Co-direction avec M. Pierre Trahard des *Œuvres complètes de Mérimée*, 16 volumes parus. Co-direction avec M. A. Marie et M. J. Marsan des *Œuvres complètes de Gérard de Nerval*, 6 vol. parus.

Co-direction avec H. Stein au *Catalogue général de la librairie française continuation de l'ouvrage d'Otto Lorenz*, t. 28-31 (1916-1925).

Sur la collection :

Les Amis d'Edouard souvenirs littéraires, par
Jacques Deville, juillet 1925.

Edouard a fait ici lui-même l'histoire anecdotique
de sa collection.

IMPRIMERIE
F. PAILLART
ABBEVILLE

—

Novembre 1938



